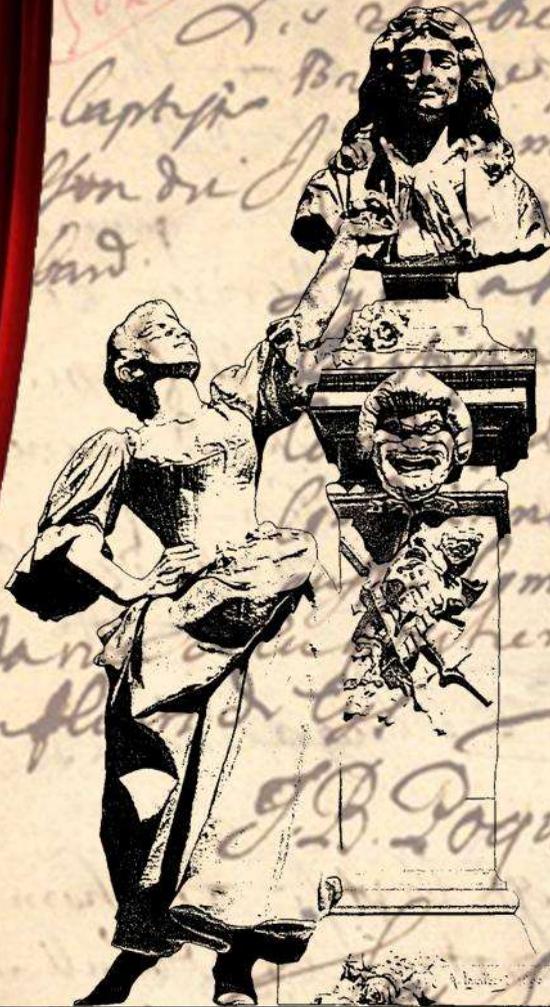


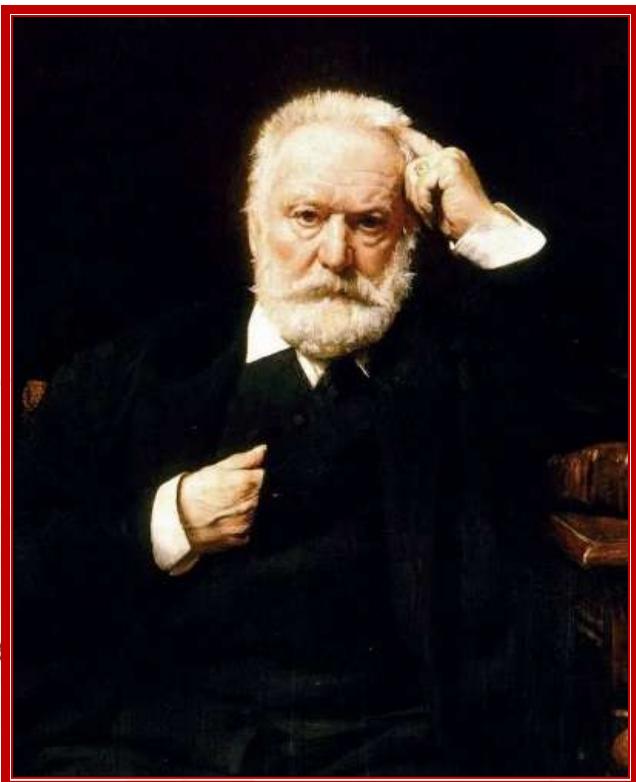


Victor HUGO

Théâtre-documentation



Mangeront-ils ?



Victor HUGO
1802-1885

Mangeront-ils ?



MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Comédie en deux actes.

Commencée le 18 janvier 1867 et presque menée à fin en un mois.

Représentée pour la première fois, à Bruxelles, sur le Théâtre Royal du Parc, le 26 mars 1907.

Personnages

AÏROLO

LE ROI DE MAN

LORD SLADA

MESS TITYRUS

LE CONNÉTABLE

ZINEB

LADY JANET

ARCHERS

SERVITEURS

PEUPLE



ACTE I

LA SORCIÈRE

La ruine d'un cloître dans une forêt.

Une mesure colossale aussi composée de troncs d'arbres que de pans de mur. Pierres et racines mêlées. Écroulement et broussaille. Ensemble de bâtisse et de végétation, crevassé çà et là de pierres rongées et de fenêtres égueulées, peu distinctes de la vaste et informe claire-voie des branches. À droite, une chapelle ouverte, surmontée d'une croix, et entourée de tombes. Parmi les tombes, droite sur un socle, une statue de saint. En avant de la chapelle, un porche obstrué de branchages faisant une sorte de cellule. Ce porche étant une arche, on peut y entrer de deux côtés, soit par devant, soit par derrière. La végétation le couvre au point d'en cacher à peu près l'intérieur. À gauche, un massif de hauts arbustes, en avant duquel le cintre surbaissé d'une tombe détruite offre un deuxième enfoncement de moindre hauteur, également entouré de ronces. Autour de la ruine, un mur bas, croulant, aisé à enjamber, plutôt parapet que muraille.

Au delà de cette enceinte, au premier plan, la forêt. Au fond, la mer.

À la décroissance des cimes des arbres, et à l'élévation de l'horizon de mer, on sent qu'on est sur une hauteur.

Près de la chapelle, une brèche étroite dans le mur, ne pouvant donner passage qu'à une personne à la fois, s'ouvre sur un escalier de pierres brutes qui semble s'enfoncer dans un précipice et descendre vers la mer.

Scène première

ZINEB, seule

Une vieille femme marche péniblement en dehors du parapet. On voit le haut de son corps. Elle est vêtue d'un sac et d'un voile en guenilles. Elle a dans ses cheveux gris, bizarrement rattachés, des pièces de monnaie qui brillent, et, dans les tresses en désordre, une plume nouée qui semble couleur de feu.

J'ai cent ans. Le moment est venu de mourir.

Pensive et accoudée au parapet.

Cent ans.

Elle détache de sa coiffure la plume et la considère.

Ce talisman ne peut me secourir

Désormais.

Elle replace la plume dans ses cheveux.

J'ai fini ma tâche. Allons au gîte.

Elle se met en marche lentement. Elle s'arrête et lève la tête.

J'entends dans ce branchage une aile qui palpite.

C'est le tressaillement d'angoisse d'un oiseau.

Car l'homme et l'animal sont le même roseau,

L'éternel vent de mort nous courbe tous ensemble.

Elle regarde dans les arbres.

C'est un ramier blessé.

VICTOR HUGO

On voit un pigeon voler au-dessus d'elle.

Viens, oiseau. Comme il tremble !

Elle l'examine.

Oui, c'est un des pigeons messagers du couvent
Par qui les prêtres vont sans cesse s'écrivant,
Afin de tout savoir et de tout se transmettre.

Le pigeon a un papier noué à la patte.

Un papier. Justement. Il apporte une lettre.
Il revient de la ville. Et, quand il a passé,
Quelque chasseur l'aura d'un grain de plomb blessé.
La lettre vient à moi, donc il faut que je lise.

Elle dénoue avec précaution de la patte du pigeon le papier qu'elle déploie, et elle lit.

« De l'évêque à l'abbé. – S'il touche à ton église,
« On touchera son trône. »

Rêvant.

Un avis, un envoi

De prêtre à prêtre avec une menace au roi.
Guérissons l'oiseau.

Elle cueille une plante dans une fente du parapet.

Feuille, ô dictame de Crète !

J'invoque ta vertu redoutable et secrète.

Poison pour tous, pour lui sois la vie.

Elle frotte avec la feuille l'aile de l'oiseau qui semble inanimé.

Est-ce pas.

Nature, que tu hais les semeurs de trépas
Qui dans l'air frappent l'aigle et sur l'eau la sarcelle
Et font partout saigner la vie universelle !

Elle continue de frotter la blessure ; l'oiseau reprend force et mouvement.

L'aile n'est que meurtrie. Il renaît. À présent

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Va porter ton haineux message, être innocent.

Elle lui rattache le papier à la patte.

Ton bec est rose, oiseau cher au devin, au mage,
Au scalde, et l'arc-en-ciel est dans ton doux plumage
Te voilà guéri. Va.

Elle lâche le pigeon qui s'envole. Elle écoute.

J'entends marcher.

Elle se hâte en chancelant et sort.

Entrent le Roi de Man et Mess Tityrus, chacun une sarbacane à la main.

Mess Tityrus a une gibecière au côté.



Scène II

LE ROI DE MAN, MESS TITYRUS,
par instants, AÏROLO

Le roi et Mess Tityrus Tiennent de la forêt du côté opposé à celui par où est sortie Zineb. Ils s'arrêtent en dehors du mur de clôture. Ils sont suivis à distance par le connétable de l'île et par une troupe d'archers, qui s'arrêtent au fond du théâtre.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Tu l'as

Effrayé, non touché.

MESS TITYRUS.

Je suis myope, hélas !

LE ROI.

Cela fait un chasseur dont le gibier ricane.

MESS TITYRUS.

Si vous l'eussiez visé de votre sarbacane,
Sire, il tombait. Les rois ont les talents innés.

La piste du pigeon nous a d'ailleurs menés
Tout droit, bien que mon tir ait manqué de justesse,
À ce cloître que veut surveiller votre altesse.

Il montre au roi la ruine et désigne successivement du doigt les divers points du paysage.

Voici l'endroit. De loin, sire, on le reconnaît.
On voit là, sur un tertre, au milieu du genêt,
Parmi les fleurs qu'avril dans les prés vient répandre,
Un gibet.

LE ROI.

C'est à moi.

MESS TITYRUS.

L'homme qu'on mène pendre
Reste là, sous ce mur, afin qu'un crucifix,
Tendu par quelque abbé qui l'appelle mon fils,
Lui puisse être au besoin offert du haut du cloître.

Montrant l'horizon.

Ici la mer qu'au loin on voit croître et décroître.

Montrant la brèche du mur par où s'enfoncent les premières marches de l'escalier dans un rocher.

Un escalier.

Il se penche.

En bas une barque, pouvant,
Si c'est le bon plaisir de monseigneur le vent,
En deux heures porter les gens en Angleterre.
La barque est au couvent. Murs noirs, lieu solitaire ;
La fougère pour lit ; un logis fort succinct ;

Montrant la statue.

Et ce morceau de pierre est ce qu'on nomme un saint.

L'été rayonne et rit dans la forêt voisine.

Vous vouliez épouser, sire, votre cousine,

Lady Janet ; lady Janet, secrètement,

Avait votre cousin, lord Slada, pour amant.

Tous deux ont pris la fuite, et depuis cet esclandre

L'aurore a vu trois fois du fond des bois descendre

VICTOR HUGO

La biche menant boire au lac ses jeunes faons ;
Autrement dit, voilà trois jours que ces enfants,
Entendant derrière eux gronder votre tonnerre,
Sont venus se blottir chez ce saint qu'on vénère.
Je comprends leur terreur ; vous êtes en courroux,
Vous êtes amoureux et roi, vous êtes roux.
Diable !

LE ROI, *crispant les poings.*

Oh !

MESS TITYRUS, *montrant le connétable et les archers.*

Vous faites peur, avec ce connétable
Et ce tas d'alguazils de mine épouvantable.
Ainsi Phébus, devant Jupiter, se sauva.

LE ROI, *au connétable.*

Fais le guet dans le bois avec tes hommes. Va.

Sortent le connétable et les archers.

MESS TITYRUS, *montrant le cloître.*

Sire, là sont cachés les tourtereaux rebelles.
Cette église est un lieu d'asile. Lois fort belles !
Un voleur qui de meurtre et de sang se repaît,
Qui s'évade, et qui veut franchir ce parapet,
Est mort, s'il saute mal, et sauvé, s'il enjambe ;
Et l'on est innocent pourvu qu'on soit ingambe.

*Paraît au delà du mur Aïrolo. Face maigre et hardie. Beaucoup de cheveux.
L'œil brillant. Pieds nus. Des haillons. Un hérissément jovial.*

Ce mur garde et défend le fuyard éperdu.

*Mess Tityrus montre alternativement au roi les deux côtés de la muraille
d'enceinte*

Là, je suis imprenable ; ici, je suis pendu.

*Mess Tityrus franchit le parapet et entre dans l'enceinte. Le roi y entre après
lui.*

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

AÏROLO, désignant Mess Tityrus, à part.

Tu parles bien. J'y vais faire aussi mon entrée.

Désignant derrière lui la partie du taillis où se sont enfoncés les archers et la suite du roi.

Ma personnalité pourrait être empêtrée
Dans ce bois. Trop d'archers. L'asile est un répit.
Je m'y fourre.

Il enjambe le parapet.

C'est fait.

Ôtant son bonnet devant la statue.

Salut, saint décrépit !

Il traverse le cimetière et sort par les arches du cloître sans être aperçu du roi ni de Mess Tityrus.

LE ROI.

Les rois n'existent pas tant qu'on a des asiles !
À quoi bon être lord de la mer et des îles ?
Quoi ! moi le maître, à qui tous disent : j'obéis !
Moi qui descends des dieux et des loups du pays,
Moi qui de mes créneaux couvre toute la côte,
Moi, roi de Man, ayant justice basse et haute,
Moi que la guerre emplit de son souffle fougueux,
Parce qu'il a passé par la tête d'un gueux
De marmotter jadis du latin sur ces pierres,
Parce qu'un moine infect, en baissant les paupières,
Un goupillon au poing, a craché son credo
Sur ce mur aspergé de quelques gouttes d'eau,
Parce que le passant, sorte de brute, épèle
L'absurde mot Refuge au front de la chapelle,
Quoique je sois le roi, quoique je sois jaloux,
Quoique j'aie un donjon, des carcans et des clous,

VICTOR HUGO

Montrant la forêt derrière lui.

Quoique mes gens soient là tenant leurs armes prêtes.
Me voilà condamné, moi l'homme que les bêtes
Et les dragons des bois craindraient d'avoir contre eux,
À laisser devant moi s'aimer deux amoureux !
Quoi ! mon pas fait trembler jusqu'aux morts sous leurs marbres,
Quoi ! j'ai tant accroché de squelettes aux arbres
Que la lune hideuse a peur au fond des bois ;
Et mes gibets sont tous vaincus par cette croix !

Il montre la croix sur la chapelle.

Je suis un tout-puissant frémissant d'impuissance !
Ma cousine Janet, avec son innocence,
Et mon cousin Slada, grand garçon pâle et doux,
Allons, becquetez-vous ! c'est bien, adorez-vous !
Deux insolents ! dont l'un est la femme que j'aime !
Et parce qu'ils ont eu l'odieux stratagème
De se sauver ici, d'échapper à ma dent,
Je reste là stupide ! – Est-ce assez impudent,
À qui brave le roi Dieu vient prêter main-forte !
Maître partout ailleurs, devant ce seuil j'avorte.
J'assiste à cet éden comme un Satan transi.
Je regarde cet homme et cette femme ici
Comme une sphère voit passer une autre sphère !
Quoique près, ils sont loin. Et, furieux, que faire ?
Vingt archers sous la main qui ne servent à rien !
Triste, à l'attache, au pied de ce mur comme un chien,
Je me ronge les poings, et je perds la gageure,
Il arrache une poignée de fleurs.
Et j'écume, et ces fleurs me semblent une injure,

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Tandis qu'ainsi qu'Artus et la belle Euriant,
Ces amants, à travers les grands chênes, riant
De moi, vile araignée engluée en sa toile,
Contemplant le lever de quelque blanche étoile !

MESS TITYRUS.

Milord...

LE ROI.

Conseille-moi ; car je suis enragé.

MESS TITYRUS, *s'inclinant.*

Milord...

LE ROI.

Parle.

MESS TITYRUS.

Je suis joueur de flûte, et j'ai
Pour fonction de mettre en musique le règne
De votre altesse. Il sied que le peuple vous craigne ;
Votre sceptre est un fouet, très habile, vraiment.
Apprivoiser, c'est là tout le gouvernement ;
Régner, c'est l'art de faire, énigmes délicates,
Marcher les chiens debout et l'homme à quatre pattes ;
Vous y réussissez. Vous atteignez le but ;
On est fort plat. L'impôt, la dîme, le tribut,
Croissent correctement, et, si quelques-uns grondent,
Nul n'ose résister. Vos potences abondent.
Vos glaives sont coupants, vos estocs sont pointus ;
Moi, j'adoucis les cœurs en chantant vos vertus.
Ne me demandez pas autre chose.

LE ROI.

Imbécile !

Conseille-moi !

VICTOR HUGO

MESS TITYRUS.

Milord...

LE ROI.

Mais, pardieu ! c'est facile.

Je vais faire jeter cette mesure à bas.

Des pioches !

MESS TITYRUS.

Roi, plaisirs, tournois, galas, combats,

Vous pouvez vous donner toutes vos fantaisies,

Le peuple paie. Ayez d'augustes frénésies,

Régnez, mettez en croix sur la plus haute tour

Qui vous voudrez ; prenez, pour la guerre ou l'amour,

Les femmes aux maris et les maris aux femmes,

Ayez une galère à cent paires de rames

Et faites-y ramer vos sujets tour à tour,

On se courbera. Mais, si vous touchez un jour

À l'église, à ses droits, à ce cloître inutile,

Ah bien, c'est pour le coup que dans toute cette île

On entendra sonner le tocsin jusqu'au ciel.

LE ROI.

Tu dis vrai.

MESS TITYRUS.

Roi, le peuple est miel, le prêtre est fiel.

Soyez fort, mais prudent. Ne cherchez jamais noise,

Aigle, à l'aspic, et, prince, à l'église sournoise ;

Sinon, vous sentiriez la piquête.

Le roi et Mess Tityrus observent le cloître. Derrière eux, entre deux piliers, passe la tête d'Aïrolo. Le roi et Mess Tityrus ne le voient pas.

AÏROLO, à part, jetant les yeux autour de lui.

Un hallier

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Bourru, dont, sauf erreur, voici le mobilier :
Une sorcière, moi, deux amants mal à l'aise,
Et la mer variable au bas de la falaise.
Plus un roi pas content.

MESS TITYRUS, *regardant le bois.*

Lieu de roucoulements.

AÏROLO, *regardant le roi.*

Comment faire à ce roi lâcher ces deux amants ?

Il disparaît. On voit voler dans les arbres un oiseau. C'est le pigeon guéri et lâché par Zineb qui passe à tire-d'aile.

MESS TITYRUS, *l'apercevant.*

Le pigeon !

LE ROI.

Le même ?

MESS TITYRUS.

Oui.

LE ROI.

C'est vrai, le même. – Tire.

MESS TITYRUS.

Après mon roi.

Le roi ajuste le pigeon de sa sarbacane et souille. La balle part. Le pigeon continue à voler.

LE ROI.

Manqué !

Mess Tityrus vise le pigeon et lâche son coup de sarbacane. Le pigeon tombe.

Touché. – Par toi.

MESS TITYRUS.

Non, sire,

Par vous. C'est votre coup.

LE ROI.

J'admire qu'un ramier

VICTOR HUGO

Ne tombe qu'au deuxième, étant mort du premier.

MESS TITYRUS.

Effet de la grandeur des rois.

LE ROI.

Soit.

Mess Tityrus ramasse le pigeon tué, et aperçoit le papier qu'il a à la patte.

MESS TITYRUS.

Chose à lire !

L'oiseau vient de la ville en droite ligne, sire

Il portait un message.

LE ROI.

Entre nos mains tombé,

Heureusement. Lisons.

MESS TITYRUS, *dépliant le papier et lisant.*

« De l'évêque à l'abbé. »

LE ROI, *lui arrachant le papier et lisant.*

« S'il touche à ton église, on touchera son trône. »

Froissant le papier avec colère.

Ah ! mon évêque ainsi me recommande au prône !

MESS TITYRUS.

Et dire que le roi doit vivre à côté d'eux !

LE ROI.

Coupons l'intrigue net. Personne, hors nous deux,

Ne connaît cette lettre arrêtée au passage.

Supprimons-la.

Il déchire la lettre en mille morceaux qu'il jette au vent par-dessus le parapet.

Jetons à la mer le message,

Et mets dans ton carnier le messenger.

Mess Tityrus ouvre sa gibecière et y met le pigeon mort.

MESS TITYRUS.

Milord,

Vous l'avais-je bien dit ? altesse, avais-je tort ?
Voulez-vous voir votre île en feu, fâchez les prêtres.

LE ROI.

Mess Tityrus, veux-tu mon avis sur ces traîtres
Qu'on nomme le clergé, sur ces tonduis maudits,
Sur leur alléluia, sur leur de profundis ?
Le voici : leur autel, tréteau ; leur Dieu, sornette.
J'existe, moi.

MESS TITYRUS.

Milord, jugeant notre planète,
J'estime qu'un seigneur équestre et carnassier,
Flanqué de cent gaillards en chemise d'acier,
Est plus que Jésus-Christ suivi des douze apôtres.

LE ROI.

Douze pleutres. Je hais toutes ces patenôtres.
Ne t' imagine pas que je sois un niais !
Si tu m'as cru pieux, tu me calomniais.
Soyez crédules ; moi, je hausse les épaules.
Je suis sans préjugés. Pour vous autres, vils drôles,
La déesse Frigga, femme de l'ours Fenris,
Est mon aïeule. Oui-da ! c'est prouvé. Moi, j'en ris.
De vos religions je m'évade, et j'échappe
Au missel, au plain-chant, aux chasubles, au pape ;
Je hais leur ciel, leur bible, et leur prétention
De nous débarbouiller par la confession.

Frappant la terre du pied en la regardant avec dédain.

Moi, croire qu'on vous juge en cette catacombe !
Et que la mort écrit sur le seuil de la tombe :
Essayez en entrant vos pieds au paillason !

VICTOR HUGO

Contes ! fables ! Je suis sérieux, mon garçon.
Je vis, c'est tout. Je n'ai nulle foi, pas la moindre,
À l'éternel bon Dieu que le mourant voit poindre,
Au Christ, dont on nasille à mains jointes le nom,
À l'autre vie, à l'âme, aux fariboles, non.
Moi, vois-tu, je ne crois qu'aux sorciers.

MESS TITYRUS.

C'est d'un sage.

LE ROI.

Par exemple, un corbeau le soir, mauvais présage.
Une vieille qui voit votre avenir, cela,
J'y crois.

MESS TITYRUS.

Et vous avez raison. L'énigme est là.
Certes, sous le plafond des frênes et des ormes,
Quand un cercle hurlant de spectres et de formes
Tourne dans la clairière à minuit, sous leurs chants,
Sous leurs appels affreux, sous leurs pas trébuchants,
Une acceptation lugubre sort de l'ombre,
Et l'enfant au loin meurt, et la barque au loin sombre.
Ils sont les noirs tyrans du gouffre et du désert.
On sent que le mystère intimidé les sert ;
Au cimetière, champ que la mort sème et fauche,
Une exsudation de fantômes s'ébauche ;
Qui serait là verrait rôder parmi les croix
Un pêle-mêle obscur de faces et de voix ;
Et l'astre est dans la brume et l'âme est dans le trouble.

LE ROI.

Vois-tu bien, l'homme est simple et le sorcier est double ;

Seul il connaît le fond du verre que je bois.
Il sait quel est le spectre intime de son bois.
Il lui parle.

MESS TITYRUS.

À propos, sire, on dit qu'il existe
Dans le vaste inconnu de cette forêt triste
Une femme tragique et puissante ; on prétend
Qu'elle fait accourir la tempête en chantant.
Ses regards monstrueux inquiètent l'abîme ;
On voit parfois, la nuit, luire sur quelque cime
Ses deux yeux lumineux et fixes, noirs témoins.
On la nomme Zineb. Elle a cent ans au moins.
Le serpent sous ses pieds glisse et n'ose la mordre.

LE ROI.

Je sais, et je la fais chercher. J'ai donné l'ordre
Qu'on me l'amène, et j'ai prescrit à mes baillis
De la tirer un jour du fond de ce taillis,
Tout en y ramassant quelques fagots pour elle.
C'est une créature âpre et surnaturelle ;
Je l'ai vue une fois. Je voudrais qu'on la prît.
J'aime ces êtres-là. Leur effrayant esprit
S'ouvre sur l'avenir ainsi qu'une fenêtre.
Vrai, je ne serais point fâché de la connaître,
Mon cher, et j'aimerais la consulter un peu
Avant de la mêler aux braises d'un bon feu.

MESS TITYRUS.

Bien dit. De plus en plus, monseigneur, c'est d'un sage.

LE ROI, *regardant du côté de la chapelle.*

Les voilà !

VICTOR HUGO

MESS TITYRUS.

Qui ?

LE ROI.

Janet ! Slada ! Surcroît de rage !

Ils se sont mariés, mon cher, en arrivant !

MESS TITYRUS.

C'est la loi qu'aux amants impose le couvent.

L'asile est à ce prix. Autrement sous ces dalles

Les vieux cercueils seraient troublés par des scandales,

Et les têtes de morts n'aiment point les baisers.

Des époux sont, du moins on l'espère, apaisés.

LE ROI.

Janet me brave.

MESS TITYRUS.

Au fait, la question est neuve.

Elle est épouse, enfin !

LE ROI.

Soit. Je la ferai veuve.

MESS TITYRUS.

Cette solution arrange tout.

Aïrolo, qui vient derrière les piliers, s'arrête et écoute sans être vu.

LE ROI, *se frottant les mains avec rage.*

Je veux

Qu'on parle un jour de moi chez nos derniers neveux

Comme de Foulque Nère ou du roi Polynice !

Quand j'aurai Slada, car il faut qu'on en finisse,

Par violence ou ruse, et de force ou de gré,

Quand je l'aurai repris, car je le reprendrai,

Je le fais condamner à mort par ma justice.

Mais avant de mourir, je veux qu'on s'aplatisse.

Je lui dirai : Slada, je te fais grâce. Alors,
– C'est doux de revenir vivant de chez les morts.
On n'a pas tous les jours pareille réussite, –
Toutes les lâchetés d'un fat qui ressuscite,
Il les fera, baisant mes genoux, rassuré,
Joyeux et vil ; et moi, tout à coup, je crierai :
Imbécile ! c'était pour rire. Qu'on le pend !
AÏROLO, *à part.*

Bon roi !

MESS TITYRUS, *avec déférence.*

Qu'il ait le cou coupé, s'il le demande.

LE ROI, *après réflexion.*

Parce que nous avons le même grand-père. Oui.

MESS TITYRUS.

C'est un droit dont toujours la noblesse a joui.

LE ROI.

Lâcher, reprendre, ouvrir, puis refermer la pince,
C'est ma manière. Ainsi je me sens maître et prince.
Pour jouer de la sorte avec l'espoir, l'effroi,
La mort, la vie, il faut, vois-tu bien, être roi.
AÏROLO, *à part.*

Il suffit d'être tigre.

Il continue sa marche et disparaît dans les recoins de la mesure.

LE ROI, *se tournant vers le cloître.*

Ah ! je finirai, certes,

Vil cloître, par broyer ton enceinte déserte,
Infâme auberge ouverte au vassal fugitif !

MESS TITYRUS.

Milord, c'est une auberge, avec un correctif.
Si quelque moine apporte aux gens, dans ce refuge,

VICTOR HUGO

Un aliment quelconque, on le prend, on le juge.
Un verre d'eau tendu par-dessus le fossé
Est puni. Cette auberge est un doux in-pace.
Aux arbres, pas de fruits ; dans l'enclos, pas de sources.

Aïrolo réparât au fond épiant.

Wulfe, un de vos aïeux, fut un prince à ressources.
Il avait de l'esprit. Or, cet homme d'état,
À prix d'argent, obtint des abbés qu'on plantât
Partout dans cette enceinte un tas d'herbes sinistres.
Les poisons que le diable inscrit sur ses registres
Sont ici tous, s'offrant à la soif, à la faim.
C'est très ingénieux, c'est élégant, c'est fin.
Tenez, ces grappes d'or, c'est le napel. Mon hôte,
Goûtez-y, vous mourrez ce soir. Est-ce ma faute ?
Nulle brutalité. Cette église est un nid ;
Mais n'ayez appétit de rien.

Passant les broussailles en revue.

Cet aconit

Vous tuerait. N'allez pas porter à votre bouche
Ce pépin ; c'est l'archis, qui brûle ce qu'il touche.

AÏROLO, à part.

Botanique à noter. Ces gracieux détails
Me captivent.

MESS TITYRUS, continuant.

Au frais, croissent, sous ces portails,
Les girolles ; ce sont des plantes fort aiguës ;
Socrate aurait céans un bon choix de ciguës ;
La scammonée, un lys que hait l'effroi public,
Prospère en ce jardin parmi le basilic ;

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Voici la mandragore avec la couleuvrée ;
Voici le stacte où boit la vipère enivrée ;
De sorte qu'on se voit protégé par les nœuds
D'un saint asile, orné d'arbustes vénéreux.

Aïrolo disparaît.

On est fort bien ici ; l'air est pur, l'ombre est noire.
Condition : ne point manger et ne point boire.
À cela près, logis charmant. Pour déjeuner,
La rosée ; et, le soir, la lune pour dîner.
Menu maigre. Ah ! que l'homme a des passions folles !
Sire, ils doivent crever de faim.

LE ROI.

Tu me consoles.

MESS TITYRUS.

Crever !

LE ROI.

En es-tu sûr ? Tu flattes le tableau.

MESS TITYRUS.

Non, crever ! Je maintiens le mot. Veut-on de l'eau ?
Du pain ? Il faut se rendre. On est pris par famine.

Lord Slada et lady Janet, appuyés sur le bras l'un de l'autre, traversent lentement l'enclos des tombes. Ils passent sans voir le roi ni Ness Tityrus. Mess Tityrus et le roi les considèrent.

LE ROI.

Je leur trouve pourtant encore fort bonne mine !

Sortent lady Janet et lord Slada

MESS TITYRUS, hochant la tête.

Combien de temps peut vivre un couple d'amoureux
Sans boire ni manger, cœur plein et ventre creux ?

LE ROI.

Très longtemps.

VICTOR HUGO

MESS TITYRUS.

Un soupir devient une dépense.

LE ROI.

L'amour soutient.

MESS TITYRUS.

Trois jours ! je les plains.

LE ROI.

Mais, j'y pense !

Allant à la brèche du parapet.

Mon cousin lord Slada, tu le sais, est marin.

Tous deux peuvent ce soir, si le temps est serein,

Descendre ces degrés, prendre en bas cette barque,

Et s'enfuir.

MESS TITYRUS.

Je vous fais observer, ô monarque,

Que c'est là justement l'appât et l'hameçon.

Le cloître est à deux pas ; asile, mais prison.

Cette barque amarrée à ce rocher vous tente,

Vous descendez un pas, deux pas, sur cette pente,

C'est fait, vous n'êtes plus dans l'asile. On vous prend.

LE ROI.

Le risque de leur fuite est par ici fort grand ;

Veillons.

MESS TITYRUS.

Pour deux soldats la place est trop étroite,

On n'en peut mettre qu'un. L'escarpement à droite,

Le précipice à gauche. Il faut se tenir coi.

Quel homme voulez-vous placer là, sire ?

LE ROI.

Moi.

Je m'y poste en personne et je ne me rapporte
Qu'à moi, mon cher, du soin de garder cette porte.

MESS TITYRUS.

Parfait.

LE ROI.

Je barre au moins l'escalier, ne pouvant
Supprimer le bateau, puisqu'il est au couvent.

Le roi va à la brèche et examine attentivement l'escalier.

MESS TITYRUS, *sur le devant du théâtre, à part.*

Est-ce que je le hais, ce roi ? non. Donc je l'aime ?
Point. Lui veux-je du bien ? Mais non. Du mal ? pas même.
Quand je le vois pencher d'un côté bête et noir,
Je l'y pousse. Pour nuire au maître ? non. Pour voir.
Je suis le chien sournois de ce lion inepte.
Je n'ai pas de désir séditieux, j'accepte
Ce que le hasard fait contre lui ; j'aide un peu.
J'aime à le voir gros, gras, bien portant ; c'est mon vœu
Qu'il soit riche ; j'emplis derrière lui mon coffre ;
Seulement, chaque fois qu'une occasion s'offre.
Je travaille à le rendre un peu plus idiot.
Pourquoi ? Pour me distraire. Ah ! quel chef-d'œuvre, un sot !
Je le contemple avec le regard d'un artiste.
Et, pour être très gai, je tâche qu'il soit triste.
Je lui fais des tours. J'aime à berner mon prochain.
Et puis, je prouve ainsi mon indépendance.

LE ROI, *revenant.*

Hein ?

Que dis-tu ?

VICTOR HUGO

MESS TITYRUS.

Rien, seigneur.

LE ROI.

Ah ! mon cher, je distille

Le fiel.

MESS TITYRUS, *à part.*

Moi, pas. Je suis un neutre à fond hostile.

Regardant à droite.

Sire, ils viennent.

LE ROI.

Sortons, et suis-moi. J'aime autant

N'être pas vu.

Ils sortent et descendent par l'escalier de rochers. Entrent par l'un des cintres ruinés du cloître, du côté de la chapelle, lord Slada et lady Janet.



Scène III

LORD SLADA, LADY JANET

LORD SLADA.

Viens ! vois ! Ce bois semble content.

Il chante, et comme nous l'aube heureuse l'embrase.

LADY JANET.

Qu'éprouves-tu ?

LORD SLADA.

L'ivresse. Et toi, Janet ?

LADY JANET.

MIRONDELA

L'extase.

LORD SLADA.

Depuis trois jours je puis t'aimer en liberté !

Tu ne manques de rien, Janet ?

LADY JANET, *lui sautant au cou.*

Puisque je t'ai !

LORD SLADA.

Un baiser.

LADY JANET.

Deux !

Ils s'embrassent.

VICTOR HUGO

LORD SLADA.

Sachez, madame, que vous êtes
Une beauté suprême, et que de moi vous faites
Plus qu'un dieu, votre esclave. Oh ! viens, tout mon bonheur !

LADY JANET.

Quelle petite main vous avez, monseigneur !

Elle l'embrasse et se tourne vers le saint.

Nous sommes mariés.

LORD SLADA.

Ma Janet adorable !

LADY JANET.

C'est que monsieur le saint n'a pas l'air agréable.

Aïrolo vient de reparaitre sous les arbres, écoute et regarde sans être remarqué. Janet embrasse de nouveau lord Slada.

Encore ! –

À la statue.

Oui, mariés.

AÏROLO, à part.

Mariage d'oiseaux.

Probablement.

Il disparaît.

LORD SLADA, jetant un coup d'œil sur la mer.

L'été calme ces grandes eaux.

Dieu nous aide. Une barque est en bas. Sois tranquille.

Nous trouverons moyen d'échapper de cette île.

Il suffit de tromper les guetteurs un moment.

Quel beau lieu ! Cette mer, c'est un enchantement.

C'est que, vois-tu, je sens une joie inouïe.

Ma vie est dans l'azur, flottante, épanouie,

Lumineuse, et mon cœur s'ouvre, et je te reçois

Et je t'aspire ! esprit, femme, qui que tu sois !

Car il est impossible, enfin, que tu contestes
Cet éblouissement de tes regards célestes
Qui te fait souveraine et terrible, et qui rend
Insensé le pauvre homme à tes côtés errant.
Oh ! vivre ensemble est doux ! Ton front au jour ressemble.

LADY JANET, *posant sa tête sur l'épaule de lord Slada.*

Quelque chose est plus doux encor ; mourir ensemble.
Le tombeau vous reprend dans sa pâle vapeur.
Mourir séparément, c'est effrayant. J'ai peur
Que le premier qui meurt et qui part ne rencontre
Là, dehors, dans la tombe où le vrai jour se montre,
Quelque ange qui l'entraîne en son vol, pour toujours,
Dans l'infidélité des célestes amours,
Et lui fasse oublier, dans la haute demeure,
L'autre âme, l'ange à terre et sans ailes qui pleure !
On n'est pas sûr qu'un mort soit fidèle. Jurez
Que vous ne mourrez pas et que vous m'aimerez ?

LORD SLADA.

Je le jure.

LADY JANET.

Dieu même, ou toi, je te préfère !

Je n'imagine pas, n'importe en quelle sphère,
De respiration, si tu n'es de moitié.

LORD SLADA.

L'homme est fait de malheur, la femme de pitié.
C'est pour cela, Janet, que vous m'aimez. Mon rêve
Commence dans le ciel et dans vos bras s'achève,
Je monte quand je viens de l'empyrée à vous,
Et je ne suis jamais si haut qu'à vos genoux.

VICTOR HUGO

LADY JANET, *l'entourant de ses bras.*

Se tenir embrassés dans l'azur, quel beau songe !

LORD SLADA.

Janet !

LADY JANET.

Milord !

LORD SLADA.

L'extase en clarté se prolonge.

Au-dessus de nos fronts, là-haut, n'entends-tu pas

Sur nos têtes des voix, des haleines, des pas,

Et n'aperçois-tu pas une lueur sacrée ?

Cette forêt ébauche au loin la vague entrée

Du divin paradis plein d'âmes et de feux

Qui sont des cœurs mêlés aux profonds gouffres bleus.

Viens, aspirons l'oubli sous ces branches dormantes.

Ces nids sont des hymens, ces fleurs sont des amantes.

Notre âme communique avec tous les frissons

Des choses à travers lesquelles nous passons.

Les prodiges charmants du rêve nous caressent.

Viens ! aimons-nous. Le rire et les pleurs apparaissent

En perles dans ta bouche, en perles dans tes yeux.

Tu t'es transfigurée en un rayon joyeux.

Je crois te voir fouler de vagues asphodèles.

Où donc prends-tu cela que nous n'avons point d'ailes ?

Je sens les miennes, moi. Je suis prêt. Si tu veux

Dénouer dans l'aurore immense tes cheveux,

Si tu veux t'envoler, je suis prêt à te suivre,

Je te verrai planer, je me sentirai vivre,

Pendant que tu feras derrière toi pleuvoir

Des étoiles dans l'ombre auguste du ciel noir.
Si tu savais, je t'aime ! Ô Janet, mes paroles,
Je les prends aux parfums, je les prends aux corolles ;
J'en suis ivre ; ces flots, ces rochers, ces forêts,
Aident mon bégaiement, et sont là tout exprès
Pour traduire à tes yeux ce que ma voix murmure.
Et sais-tu ce qui sort de toute la nature,
Ce qui sort de la terre et du ciel ? c'est mon cœur.
Ce que je dis tout bas, ce bois le chante en chœur.
Dans l'univers, qu'un songe inexprimable dore,
Il n'est rien de réel, hors ceci : je t'adore !
Un mot remplit l'abîme. Un mot suffit. Il faut
Pour que le soleil monte à l'horizon, ce mot.
Et ce mot, c'est Amour ! L'éternité le sème.
Dieu, quand il fit le monde, a dit au chaos : J'aime !
Il lui prend la main et la pose sur ses cheveux.
Mets sur mon front ta main. Je suis ton protégé.
Déesse, inonde-moi de ta lumière.

LADY JANET, à part.

J'ai

Une faim !

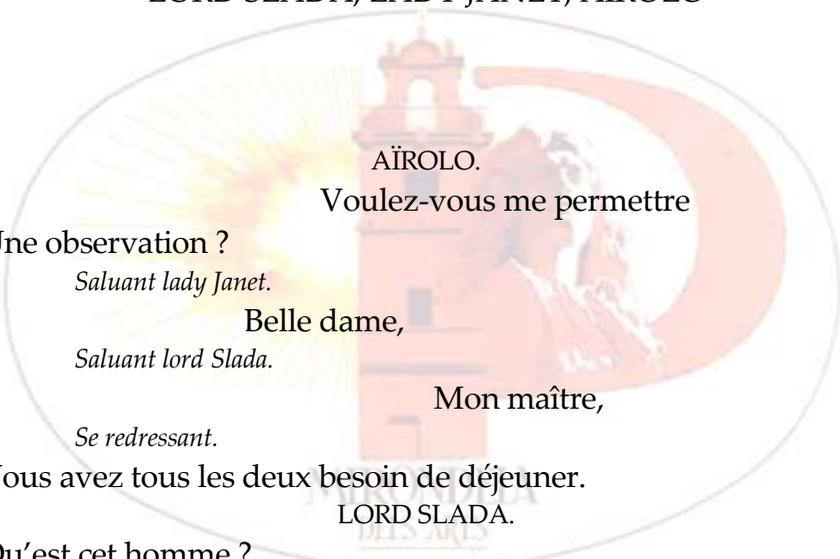
LORD SLADA, à part.

Oh ! la soif.

Entre Aïrolo ; son vêtement est en haillons.

Scène IV

LORD SLADA, LADY JANET, AÏROLO



AÏROLO.

Voulez-vous me permettre

Une observation ?

Saluant lady Janet.

Belle dame,

Saluant lord Slada.

Mon maître,

Se redressant.

Vous avez tous les deux besoin de déjeuner.

LORD SLADA.

Qu'est cet homme ?

AÏROLO.

Quelqu'un qui vous voit rayonner.

Vrai, c'est le paradis de s'aimer de la sorte.

Mais toutefois un peu de nourriture importe ;

Vous êtes, j'en conviens, deux anges, mais aussi

Deux estomacs ; daignez me concéder ceci.

Paradis, mais terrestre. Adam voudrait, en somme,

– Pardon ! – sa côtelette ; Ève voudrait sa pomme.

Aimer est bon, manger est doux. Donc, tolérez,
Pendant que vous rêvez et que vous soupirez,
Que moi, l'habitué de la forêt voisine,
L'homme froid, je m'occupe ici de la cuisine.
À propos,

Montrant les légumes à terre et sur les murailles.

Sur cette herbe où courent les faucheurs
J'ai des renseignements complètement fâcheux.
Tout poison. Ne goûtez à rien ici. D'emblée,
Je vous dénonce, moi, cette flore endiablée.

Leur désignant les plantes çà et là.

Lycoperdon. Bolet, qui vous glace le sang.
Ce légume, qui semble un navet innocent,
C'est le tussilago, qu'on nomme aussi pied-d'âne ;
C'est fort bon pour la toux, mais on en meurt. – Me damné
Jupiter, si bientôt en dépit du danger.

Regardant la statue.

À ta barbe, vieux saint, nous n'avons à manger !

Montrant la forêt à lord Slada et à lady Janet.

On m'aime ici. Je puis, du moins je le complote.
D'un lapin dévoué faire une gibelotte.
Je vais dire à ce bois : Mon camarade, il faut
Te mettre dans l'esprit que l'homme est un gerfaut.
L'homme est vorace. Il est amoureux, mais il dîne.
Donc permets qu'un pigeon devienne crapaudine.
Donne-nous quelque oiseau de bonne volonté ;
Pas trop maigre. Et ce bois intelligent, flatté
D'être utile, indulgent, car lui-même il fut jeune,
Fera ce qu'il pourra pour que l'amour déjeune.

VICTOR HUGO

– Ah ! qu'un verre de vin serait le bienvenu !
À jeun, moi j'ai l'esprit rêveur et saugrenu ;
Je bois un coup, l'erreur s'en va, le faux se brise.
Avez-vous remarqué cela ? le vin dégrise.
Laissez faire. Je vais chasser aux environs ;
N'eussions-nous que des noix, mordieu ! nous mangerons.

LADY JANET.

Cet homme m'a fait peur, mais il rit d'un bon rire.

LORD SLADA.

Qu'es-tu ?

AÏROLO.

Celui qui rôde. Un passant. Pour tout dire,
Je suis pour les humains ce que, pardonnons-leur,
En langage vulgaire ils nomment un voleur.

À lady Janet.

Ô la plus belle !

À lord Slada.

ô sire aimable entre les sires !
Ayant un peu le temps de causer, vu les sbires
Qui nous guettent, je vais, pour charmer vos ennuis,
Vous dire de mon mieux qui je suis, si je puis.

Il se place entre eux deux et prend sous un de ses bras le bras de lord Slada et sous l'autre le bras de lady Janet.

Mes bons amis, il est deux hommes sur la terre :
Le roi, moi. Moi la tête, et lui le cimenterre.
Je pense, il frappe. Il règne, on le sert à genoux ;
Moi, j'erre dans les bois. Tout tremble autour de nous ;
Autour de moi c'est l'arbre, autour de lui c'est l'homme.
Le meilleur vin de Chypre emplit son vidrecome ;
Moi, je bois au ruisseau dans le creux de ma main.

Le roi fait toujours bien, moi toujours mal. Amen.
Lui couronné, moi pris, nous marchons en cortège.
Chers, il vous persécute et moi je vous protège.
Le prince est la médaille et je suis le revers ;
Et nous sommes tous deux mangés des mêmes vers.
Peut-être en ma caverne on fait un meilleur somme
Que dans la sienne. Il est fort vulnérable, en somme,
Il peut aussi finir par être échec et mat.
Le roi, c'est mon contraire. Ou bien mon grand format.
Je suis un conquérant de liards dans les poches,
Mais j'ai l'honnêteté des bonnes vieilles roches ;
Je suis le va-nu-pieds, mais non pas l'aigrefin ;
Je livre la bataille immense de la faim
Contre le superflu des autres. Qu'on me dise
Que j'ai tort si la faim devient la gourmandise,
D'accord, mais je suis maigre. Amis, j'habite aux champs,
Et je tiens compagnie aux arbres point méchants ;
Mon antre a la gaîté décente d'une cave.
Là je jeûne pendant que le moineau se gave,
La nature ayant tout prévu, l'homme excepté.
L'hiver, de droit je gèle, ayant sué l'été.
Près de moi la perdrix glousse, le mouton bêle ;
Car je suis un flâneur bien plutôt qu'un rebelle.
Parfois dans les genêts, comme moi sauvageons,
Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons
Ta bourse ? – Je n'ai rien. – Alors prends mon pain.

À lady Janet avec un sourire.

Belle,

Absolvez-moi. Je vis dans la loi naturelle ;

VICTOR HUGO

Attentif après tout au chant des bois, bien plus
Qu'aux voyageurs passant avec des sacs joufflus.
Avril vient tous les ans me faire mon ménage.
Faut-il vous compléter mon portrait ? Braconnage,
C'est mon instinct. Pensif, je dédaigne de loin
Le juge, plus le prêtre ; et je n'ai pas besoin
De vos religions, je lis Dieu sans lunettes.
J'aime les rossignols et les bergeronnettes.
J'ignore si j'arrive et ne sais si je pars.
Parfois dans le zéphir je me sens presque épars.
Amants, soyez un feu ; je suis une fumée,
Ma silhouette glisse et fond dans la ramée.
Dans les chaleurs, quand juin met à sec le torrent,
Au plus épais du bois je me glisse, espérant
Surprendre le sommeil divin des nymphes lasses.
De vagues nudités au fond des clairs espaces
Que je verrais de loin, ou que je croirais voir,
Me suffiraient, l'amour ne valant pas l'espoir.
Je suis le néant gai. Supposez une chose
Qui n'est pas et qui rit ; c'est moi. Je me repose,
Et laisse le bon Dieu piocher. Dévotement,
J'écoute l'air, la pluie, et ce fier grondement
Des brutes dans les champs, de l'autan dans la nue,
Que la mer accompagne en basse continue.
Le soir j'accroche un rêve à l'astre qui me luit,
Clou de la panoplie immense de la nuit.
Je songe, c'est beaucoup. Les fleurs, voilà mon faste.
Si quelque détail cloche en ce monde si vaste,
Je n'en triomphe point, tout en l'apercevant ;

Je subis les accès de colère du vent
Et la mauvaise humeur des saisons inégales
Avec la dignité modeste des cigales.
Des éléments bourrus nous sommes prisonniers.
Bien. Soit. Les quatre vents sont quatre chiffonniers
Portant le chaud, le froid, le beau temps, la tempête ;
Chacun vient nous vider sa hotte sur la tête.
Savez-vous que le vent doit beaucoup s’amuser ?
Quel coureur ! – Jamais pris, – chanter, – ne point s’user !
Ce serait là, je crois, ma vocation. Vivre
Là-haut, assourdissant d’une rumeur de cuivre
Le bon vieux genre humain, ce bipède dormant,
Être un bandit céleste errant au firmament,
Un esprit ouragan changeant cent fois de formes,
Faisant en plein azur des sottises énormes !
Ça m’irait. Mais qu’importe ! est-il rien de certain ?
Je n’ai jamais le soir mon avis du matin.
L’hésitation molle entre ses bras me porte.
Se contredire est doux. Je suis pour qu’une porte
Ne soit jamais ouverte ou fermée. À peu près
Est ma devise. Un lys me plaît, comme un cyprès.
Je ris avec le flot, et parfois dans la brume
Je pleure avec l’écueil que bat la vaste écume.
Pour l’homme, vivre c’est désirer. J’ai donné
Ma démission, moi, le jour où je suis né.
Toute la question terrestre, c’est la femme.
Qui l’aura ? Vous ou moi ? Personne et tous. Madame
Se rit de nous. Voyez, c’est un enchantement,
Une grâce, et chacun vise ce cœur charmant ;

Le bonheur, but réel, mais conquête impossible,
Est un concours d'archers dont la femme est la cible.
J'y renonce. Hélas ! l'homme a pour bien le péché.
Comme une sensitive, avant qu'il l'ait touché,
Il voit se dérober le bonheur contractile.
Dire au destin son fait, c'est beau, mais inutile ;
Je m'en prive. On s'escrime à deviner pourquoi
Le mal règne pendant que le bien se tient coi,
Et de ce pugilat avec la destinée
Notre logique sort fort contusionnée.
Moi, j'aime mieux grimper dans les arbres. J'aurais
Droit au titre de clown familial des forêts ;
Dans tous leurs casse-cous j'exécute une danse.
Parfois aux moineaux francs je parle en confidence.
Je leur conte comment j'aurais fait si j'avais
Fait le monde, et que l'homme eût été moins mauvais.
Je reçois leurs bravos, j'accepte leurs huées,
Et je discute avec ces bavards des nuées.
Je leur dis mon système ; ils jasant en tout lieu,
Et quelque chose en va peut-être jusqu'à Dieu,
Et c'est une façon de le mettre en demeure.
S'il m'écoute, il fera la vie un peu meilleure.
À présent croyez-vous mon métier lucratif ?
Point. Je ne suis de rien ici-bas le captif.
Voilà tout.

Jetant les yeux sur la végétation.

Passereaux, j'ai le même bocage
Que vous, et j'ai la même épouvante, la cage.

À lord Slada.

Mon patrimoine est mince. Errer dans les sentiers,
C'est là mon seul talent ; je plains mes héritiers.
Voyons, que laisserai-je après moi ?

Regardant autour de lui.

Cette dune,

Ces sapins, les roseaux, l'étang, le clair de lune,
La falaise où le flot mouille les goémons,
La source dans les puits, la neige sur les monts,
Voilà tout ce que j'ai. Moi mort, si l'on défalque
De tout cela de quoi payer le catafalque,
Il reste peu de chose. – Ah ! je vaudrais bien les rois,
Car j'ai la liberté de rire au fond des bois.
Mon chez-moi c'est l'espace, et Rien est ma patrie.
Voyez-vous, la naissance est une loterie ;
Le hasard fourre au sac sa main, vous voilà né.
À ce tirage obscur la forêt m'a gagné.
Joli lot. C'est ainsi que, parmi la bruyère
Où Puck sert d'hippogriffe à la fée écuyère,
Enfant et gnome, étant presque un faune, j'échus
Comme concitoyen aux vieux arbres fourchus.
Dans l'herbe, dans les fleurs de soleil pénétrées.
Dans le ciel bleu, dans l'air doré, j'ai mes entrées.
Sous mes yeux tout s'épouse, et sans gêne on s'unit,
On s'accouple, le nid encourage le nid,
Et la fauve forêt manque d'hypocrisie.
Je suis l'âme sereine à qui Pan s'associe.
Je suis tout seul, je suis tout nu, quel sort charmant !
Pourtant rien n'est complet. Vivre sans vêtement,
Sans maison, sans voisin, à l'état de nature,

Comme un lièvre orphelin cherchant sa nourriture,
En plein désert, ayant pour outils ses dix doigts,
Avec les animaux féroces dans les bois,
Cela même a parfois ses côtés incommodes.
Mais, les oiseaux étant heureux, je suis leurs modes.
La divine rosée éparsée est le cadeau
Que fait la fraîche aurore à ces gais buveurs d'eau.
J'en bois comme eux. Comme eux je m'en grise, et je chante.
Mais j'aime aussi du vin l'extase trébuchante.
De temps en temps, je vais à la ville, en congé.
Quant à mes qualités, je suis très goinfre, et j'ai
Un comique grossier qui plaît aux basses classes.
Je le sais pour avoir hanté les populaces.
En somme, je médite, en regardant tantôt
Dans les ronces, par terre, et dans le ciel, là-haut.
J'erre comme un chevreuil, comme un pinson je perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
Un jour, dans une rue, aux badauds, aux valets,
Un vieux pitre enseignait, entre deux gobelets,
La science, et j'en ai pu saisir au passage
Toute la quantité qu'il faut pour être sage.
Je m'en sers dans les bois. J'en trouve ici l'emploi.
Maintenant, que je sois traqué, mis hors la loi,
Par vos codes coiffé d'un sombre bonnet d'âne,
Que j'escroque ma part de la céleste manne,
Possesseur de zéro, que j'en sois le voleur,
Ça fait rire. Je suis le pire et le meilleur.
Je suis l'homme d'en bas. Amis, c'est agréable.
Dieu, s'il n'était pas Dieu, voudrait être le Diable.

Je vois l'envers de tout. Que c'est risible, hélas !
Pourtant d'être épié par le guet je suis las.
Ce matin, le sentant dans l'ombre où je m'enfonce,
J'ai balayé ma roche, épousseté ma ronce,
Mis de l'ordre en mon trou que j'ai barricadé ;
Après quoi, serviteur ! je me suis évadé,
Et je prends comme vous cet asile pour gîte.
Mais sans plaisir.

LORD SLADA.

Pourquoi ?

AÏROLO.

Voir un mur, ça m'agite.

LORD SLADA, *montrant l'espace autour d'eux.*

C'est un beau lieu pourtant. L'horizon enflammé,
Les bois, la mer, le ciel...

AÏROLO.

Ça sent le renfermé.

On est captif ici. Cette enceinte me fâche.
Protégé, mais coffré. Soit, le gibet me lâche,
Mais la prison me tient, moi l'homme hasardeux.
Entre deux objets laids, haïssables tous deux,
C'est pour le plus voisin que j'ai le plus de haine.
Après tout, j'aime autant la corde que la chaîne
Et la mort que la geôle. Un nœud qui pend d'un clou.
Et qu'on serre une fois pour toutes à mon cou,
Me délivre d'un tas de choses que j'évite.
Cela dit, je m'en vais aux provisions.

Il enjambe le parapet.

Vite !

VICTOR HUGO

LADY JANET.

Mais, monsieur, vous risquez d'être pris.

AÏROLO.

Et pendu.

LADY JANET.

Pendu !

AÏROLO.

Tout à fait. – Mais cela vous est bien dû.

Vous êtes si charmants ! Vous me plaisez.

LORD SLADA.

Non ! reste.

AÏROLO.

Je vous rapporterai, couple frais et céleste,
Tout à l'heure de quoi continuer d'aimer.

Il saute par-dessus le parapet.

LADY JANET.

Il part !

LORD SLADA.

Il n'entend pas se laisser affamer.

C'est un bon diable. Il veut déjeuner.

LADY JANET.

S'il s'en tire,

Tout sera bien.

LORD SLADA.

Je puis maintenant te le dire.

Je me mourais de soif.

LADY JANET.

Et moi de faim.

LORD SLADA.

Des pas !

Viens.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Ils entrent dans l'espèce de porche-cellule à droite, lord Slada soulève les branches, lady Janet se baisse et passe, les branches retombent, ils disparaissent.

Entre Mess Tityrus, la sarbacane à la main, en guise de baguette de commandement. Il vient de l'escalier donnant sur le mur où il a accompagné le roi. Il fait de sa sarbacane un signe dans les massifs de verdure, comme s'il appelait quelqu'un.



Scène V

MESS TITYRUS

Entre cette issue et la barque d'en bas
Le roi fait sentinelle en conscience. Un dogue,
L'œil au guet, accroupi sur le seuil d'une églogue,
Tel est pour le moment ce prince, fils des preux.
Grincer des dents devant deux enfants amoureux,
Est-ce assez bête !

*Il recommence l'appel de sa sarbacane. Paraît en dehors du parapet le
connétable de l'île.*

Or çà, monsieur le connétable,
C'est ici que du roi vous dresserez la table.
Sa grâce y veut manger.

Le connétable salue et sort.

C'est un endroit charmant
Avec deux affamés pour assaisonnement.
Sentir autrui souffrir, cela complète un rêve.
Il aura bien meilleur appétit si l'on crève
De faim autour de lui.

Considérant le cloître.

Quel endroit langoureux !

Je ne suis pas pour lui, je ne suis pas pour eux ;
Je regarde. Le sort, fil obscur, se dévide.
Eux ils s'adoreront, pâles, l'estomac vide ;
Et lui se vengera des baisers en mangeant.
La volonté des rois soit faite ! En y songeant,
Je ris de ce réseau bizarre de caprices,
Criblé à travers lequel ne passent que les vices.
Sans me risquer à rien vouloir ni souhaiter,
Je ne haïrais pas de voir se refléter,
Pour le plaisir des gens qui sont là, pour le nôtre,
Le supplice de l'un sur la face de l'autre ;
Eux épris, lui gavé, s'enviant tour à tour ;
Eux Tantales de faim, lui Tantale d'amour !
Ce ne serait point mal comme spectacle.

Il écoute.

Il semble

Qu'un bruit perce à travers cette forêt qui tremble,
C'est peut-être le roi qui m'appelle.

Il sort par où il est entré.

On voit la tête d'Aïrolo surgir au-dessus du parapet, puis son buste. Il escalada le mur péniblement. Il porte un fardeau. C'est une femme évanouie, c'est Zineb.

Scène VI

AÏROLO, ZINEB

AÏROLO. *Il achève d'escalader l'enceinte.*

Hun !... ouf !... ah !

Il arrive sur le parapet et y dépose la vieille immobile et inerte comme si elle était morte.

Ce bois est singulier, ma parole, on y va
Chercher une noisette, on rapporte une femme.
J'ai cueilli cette vieille. Elle est bien mure, et l'âme
Ne tient guère à ce corps frêle, usé, transparent,
Et que je viens encor de fêler en courant.

Il franchit le parapet et pose doucement Zineb à terre.

C'est la pauvre Zineb.

Il la considère essoufflé.

J'ai, sans que rien m'arrête,
Couru, pour la tirer des pattes de la bête
Qu'on appelle Justice.

Il la regarde avec une sorte de tendresse et d'admiration, puis il regarde la forêt.

Elle est l'âme d'ici.
Je la connais. Parfois, laissant là tout souci,

Nous voleurs, nous causons, nous nous donnons relâche,
Nous avons avec l'homme un rire aimable et lâche,
Nous nous chauffons les pieds au feu du chevrier,
Nous nous humanisons enfin, pour varier.
Elle, jamais. Elle a pour loi d'être à distance.
Elle tâche de voir dans l'invisible, et pense,
Et dédaigne. Jamais ce cœur ne s'asservit
Ni ne plia, depuis un siècle qu'elle vit.
Souvent son grand front blême argenté par la lune
M'est apparu. Son antre est là-bas. À la brune,
Et dès l'aube, elle va dans les rochers rôdant.
Nous ne nous parlons pas, sans nous fuir cependant.
Elle a je ne sais quoi, sous son voile de serge,
D'une mère farouche et d'une sombre vierge.
Quoique de même espèce, elle m'intimidait.
Elle est démon du bois dont je suis farfadet.

Il lui prend le bras et lui tâte le pouls.

Allons, revenez donc à vous, ma bonne femme.

Il laisse retomber la main de Zineb.

Je l'ai vue hier encor cueillir la jusquiame ;
Étant sorcière, elle a cette herbe en amitié.
– Sur ma foi, tout à l'heure elle m'a fait pitié.
Comme on vous la traquait dans les routes tortues !
Ils étaient tous armés de cent choses pointues,
L'archer, le paysan, le sergent, le truand ;
C'était comme un essaim de guêpes se ruant ;
Les mouches essayaient de prendre l'araignée.
Je l'ai dans le taillis brusquement empoignée,
Et, je ne sais comment j'ai fait, j'ai réussi

VICTOR HUGO

À la traîner, sans être aperçu, jusqu'ici.

Il la regarde et prend entre son pouce et son index une mèche de ses cheveux gris.

À cet âge, la femme est d'attraits dépourvue.

– Je vois Zineb avec plaisir. – Au point de vue

De la luxure, elle est hideuse ; mais elle a

De la science autant que feu Campanella.

Il se penche à son oreille et l'appelle.

Hé ! Zineb !

Se redressant.

Elle s'est en route évanouie.

L'appelant de nouveau.

Zineb ! – A-t-elle encor la parole et l'ouïe ?

Considérant Zineb immobile.

Si ce qu'on dit est vrai, souvent tu chevauchas

Sur des balais, parmi les diables et les chats,

Et tu fus à minuit une stryge dansante ;

Cela n'empêche pas que pour toi je ne sente

Considération distinguée et respect.

Je connais un sabbat plus que le tien abject,

C'est le monde.

Le bras de la sorcière bouge. Sa paupière se soulève.

Un soupir ! bon, elle se réveille.

Il se penche.

Hé bien, nous ouvrons donc les yeux, ma pauvre vieille.

La sorcière se dresse lentement sur son séant, écarte ses cheveux gris de son front et de ses yeux, et le regarde.

ZINEB.

Je te dois tout, mon fils.

AÏROLO.

Oui, vous avez raison.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Sans moi, vous étiez prise, et marchiez en prison.
Vous me devez ce bien, le vrai trésor, en somme,
Le seul, la liberté.

ZINEB.

Plus que cela, jeune homme.

AÏROLO.

Plus que la liberté, dites-vous. Alors quoi ?
La vie ! au fait, c'est vrai.

ZINEB.

Plus que cela.

AÏROLO.

Ma foi.

Je commence à ne plus comprendre votre style.

ZINEB.

Écoute, je te dois la mort sombre et tranquille.
Je te dois, dans ce bois, sous ces rameaux cléments,
Parmi ces rocs sacrés, mystérieux aimants,
Sous les ronces, au pied des chênes, sur la mousse,
Dans la sérénité de l'obscurité douce,
La mort comme les loups et comme les lions.
Je te dois, loin des peurs et des rébellions,
L'évanouissement dans la bonne nature.
Tu m'aplanis le seuil de l'extrême aventure.
Sans toi j'étais perdue, ami. Prise par eux,
Et, mourante, jetée aux vivants monstrueux !
J'ai cent ans. Hier j'ai dit : Mon agonie est proche.
Ce matin, je m'étais mise sous une roche.
Nous autres, les esprits et les bêtes des bois,
Nous voulons finir loin des rumeurs et des voix ;
Pour qui meurt, toute chose, excepté l'ombre, est fausse.

VICTOR HUGO

La salamandre creuse elle-même sa fosse,
La taupe va sous terre, et l'aigle encor plus loin,
Dans le nuage, et l'ours veut tomber sans témoin,
Et les tigres, rentrant leurs griffes sous leurs ventres,
Majestueusement meurent au fond des antres ;
Et quand on est leur femme, et leur sœur, on s'enfuit
Ainsi qu'eux, on se cache, et l'on rend à la nuit
Son âme, comme après la bataille, l'épée.
Donc je me dérobaï. Voir, par une échappée
Le sinistre univers, de moins en moins vermeil,
Sentir qu'il devient rêve et qu'il devient sommeil,
Voir se superposer d'inconcevables routes,
Dans un tremblement triste et vague être aux écoutes,
Avoir, sans savoir où, ni comment, ni pourquoi,
La dilatation d'une fumée en soi,
C'est là mourir. L'horreur d'expirer vous étonne.
On craint d'être trop près de l'endroit où Dieu tonne.
En même temps on sent de la naissance. On croit,
Pendant qu'on s'amointrit, comprendre qu'on s'accroît.
On distingue, en un lieu sans contour, un mélange
De soir et de matin, de suaire et de linge,
Les roses, ô terreur, qui vous boivent le sang,
Et le ciel qui vous prend votre âme, et l'on se sent
Finir d'une façon et commencer de l'autre.
L'esprit plane en la mort, la matière s'y vautre.
Cette fuite des chairs qui vous quittent et vont
Vers la terre vous laisse au cœur un froid profond.
Aujourd'hui, défaillante, et comprenant la chose,
Voulant sans trouble entrer dans la métempsycose,

Je m'étais enfuie en mon antre inconnu.
J'attendais le sommeil... le supplice est venu !
Des hommes, chiens hurlants, soudain m'ont découverte,
Et, comme au sanglier, dans la clairière verte
Ils m'ont donné la chasse, et, hideux, inhumains,
M'ont poursuivie avec des pierres dans les mains,
Comme l'orage accable une barque échouée.
Oh ! le prolongement des haines, la huée !
C'est horrible. En ce bois, de toutes parts battu,
J'ai fui, terrifiée... – Oh ! te figures-tu,
Être saisie, avec d'affreux éclats de rire !
Ma chair vue à travers mes haillons qu'on déchire,
Et le bûcher, le prêtre et le glas du beffroi,
Et tout ce pêle-mêle infâme autour de moi,
La foule m'insultant, les petits, les femelles,
Raillant ma nudité, ma maigreur, mes mamelles,
Ce sein qui fut jadis choisi par les démons
Pour allaiter des dieux terribles dans les monts !
Folle, à travers les rocs, les taillis, les ruelles,
Ensanglantant mes pieds aux broussailles cruelles,
J'ai fui... Tu m'as sauvée, et maintenant, ici,
Je vais mourir paisible et farouche, merci !
Tout commence et périt, puis ailleurs recommence.
Les flocons des vivants tombent en neige immense ;
La vie est une roue éternelle, et résout
La naissance de tout par le meurtre de tout ;
L'oubli plein de tombeaux est sous le ciel plein d'astres.
Dieu, c'est le sphinx. Les bois, les monts, sont les pilastres,

VICTOR HUGO

Les porches et les tours du grand temple inconnu.
De fantôme masqué devenir spectre nu,
C'est là tout le destin, mon fils, de tous les hommes.
Buvez vos vins, parez vos fronts, comptez vos sommes,
Et mourez. Le puissant, roi dans la tombe encor,
Veut mourir avec bruit et pourrir dans de l'or.
Mais nous, nous les proscrits, animaux ou prophètes,
Dont les âmes de rêve et de stupeur sont faites,
Nous mourons autrement. Les êtres tels que moi
Ont pour dernier refuge et pour dernier effroi
La disparition gigantesque dans l'ombre.
J'entre dans l'infini, mon fils, je sors du nombre.
Bientôt je saurai tout, et ne verrai plus rien.
Que lui. J'entends bruire un monde aérien.
Mon fils, à l'agonie il faut la solitude ;
L'âme tremblante prend sa dernière attitude ;
La rentrée au mystère est un suprême aveu ;
L'âme qui se met nue en présence de Dieu
Et qui se sent par lui vue au fond de l'abîme,
A besoin d'être seule en sa honte sublime ;
Devant Dieu, sa beauté paraît, sa laideur fond ;
Il faut au dernier souffle un espace profond,
Le silence, nul pas, nul cri, nulle prunelle,
Une noirceur sans bruit, la nuée éternelle,
Un vide lumineux, ténébreux, ébloui,
L'homme absent, et le monde immense évanoui.
Cette auguste pudeur de la mort, tu l'abrites.
Sois béni.

Elle lui pose les mains sur le front.

AÏROLO, *souriant.*

C'est beaucoup pour mes faibles mérites.

ZINEB, *regardant autour d'elle les broussailles.*

Ce lieu plein de venins me plaît. Port souhaité !

Toute cette herbe, ami, c'est de l'éternité.

C'est de l'évasion. Les poisons sont nos frères.

Ils viennent au secours de nos pâles misères.

Mange une de ces fleurs tragiques de l'été,

Tu meurs. Te voilà libre.

AÏROLO, *à part.*

Une tasse de thé,

Sucrée et chaude, avec un nuage de crème,

Me plairait mieux.

ZINEB, *étendant les bras et respirant avec peine.*

Je sens venir l'instant suprême.

Elle aperçoit l'espèce de caveau bas du tombeau ruiné et vide à gauche. Elle s'y traîne. Aïrolo la soutient. Elle se couche dans le tas d'orties et de ciguës qui emplit l'enfoncement et qui le recouvre à demi. Sa voix faiblit de plus en plus.

Tu me mettras la robe odorante des houx

Et des joncs, sous ce mur que hantent les hiboux.

Elle ôte la plume qu'elle a dans les cheveux. Elle jette un coup d'œil sur le déguenillement d'Aïrolo.

Des loques ! Aussi lui l'indigence l'affame.

AÏROLO.

Loques. Le mot est dur pour mon linge, madame.

J'en conviens, mon costume a des trous, je le sens,

Qui laissent voir ma chair, mais aux endroits décents.

Zineb lui présenta la plume qu'elle a retirée de sa coiffure.

ZINEB.

Noue à présent ceci sur ton chapeau.

VICTOR HUGO

AÏROLO.

Madame...

ZINEB.

Cette plume magique est prise au héron-flamme,
Et fait vivre celui qui la porte cent ans.

AÏROLO.

Vous me faites cadeau de votre siècle.

ZINEB, *se soulevant.*

Attends.

Je veux te l'attacher moi-même.

Elle attache la plume au chapeau d'Aïrolo.

Ô mon fils, sache

Que ni le gibet, ni le bûcher, ni la hache,
Jusqu'au jour où cent ans auront passé sur toi,
Ne peuvent entamer ce talisman. Sa loi
C'est de te protéger toujours quoi qu'il advienne.
Même pris, tu verras la gueule de l'hyène
Et la main du bourreau s'ouvrir pour te lâcher.
Tu te riras du roi, tu braveras l'archer.

Elle achève de fixer la plume et lui met le chapeau sur la tête.

Je fais un front sacré de ta tête proscrite.
Car cette plume est fée, ami, selon le rite
Suivi par Mahomet pour sa jument Borak.

AÏROLO, *à part.*

Elle surfait sans doute un peu son bric-à-brac.

ZINEB.

Tout ce que je te dis, tu dois le croire.

AÏROLO.

En masse.

Oui.

À part.

Rien n'afflige plus les gens qu'une grimace
Quand ils nous font cadeau, par grande affection,
D'un bibelot cueilli dans leur collection.

ZINEB.

Ne crains plus les sergents...

AÏROLO.

Je hais cette séquelle.

À part.

Mais, c'est égal, s'il est une chose à laquelle
Je ne croirai jamais, c'est à ce plumeau-là.

ZINEB, *montrant la plume.*

Nul malheur ne peut plus l'arriver. – Garde-la.
Les puissants sont forcés de prendre ta défense.
Tu dois vivre cent ans.

AÏROLO, *à part.*

Bon. Elle est en enfance.

Pour l'homme la police et pour l'oiseau la glu,
C'est le danser.

ZINEB.

Jamais avant le temps voulu.

Ce talisman te met à l'abri.

Elle retombe sur la dalle.

Je défaille.

Sous ma tête une pierre, à mes pieds la broussaille.

AÏROLO, *à part,*

lui arrangeant sous elle le tas de ronces et de grands.

Bordons-la.

ZINEB.

Couvre-moi d'un suaire de fleurs.

Il jette des fleurs sur elle. Elle continue, l'œil fixé dans la lumière au-dessus

de sa tête.

Je vais donc m'envoler ! je vais donc être ailleurs !
Ah ! je vais savourer, de moi-même maîtresse,
La fauve volupté de mourir, et l'ivresse.
Fils, d'aller allumer mon âme à ce flambeau
Qu'un bras tend à travers le mur noir du tombeau !
Grâce à toi, dans mon bois j'expire souveraine.
J'étais une vaincue, et je suis une reine.
Merci !

AÏROLO, *à part.*

C'est vrai, mourir à même la forêt,
C'est agréable. On a son lit d'herbes tout prêt.
Elle donne appétit de la mort, cette vieille.

ZINEB, *regardant l'aurore autour d'elle.*

En moi l'obscur trépas, dehors l'aube vermeille.
Ah ! le contraste est bon. Pourvu que, loin de tous,
J'agonise en repos. Il est grand, il m'est doux
De mourir en plein jour ; la nuit vient pour moi seule.
Ces vieux arbres en fleur embaument leur aïeule ;
J'amalgame à mes os la terre qui les fit ;
L'ensevelissement des feuilles me suffit ;
Je ne veux pas d'autre ombre et n'ai pas d'autre temple.
Je meurs, les yeux ouverts, dans ce que je contemple.
C'est bien, tout luit pendant que je me refroidis.
Et quand j'expirerai tout à l'heure, tandis
Que je me mêlerai doucement aux ténèbres,
Et que mes yeux, remplis d'embranchements funèbres,
Dans les obscurités prêtes à m'engloutir
Chercheront le chemin par où je dois partir,

Le zénith sera bleu, les roses seront belles,
Et les petits oiseaux fouilleront sous leurs ailes.
Il est bon que ce soit ainsi. Je vais finir
Avec l'étonnement auguste de bénir.

À Airolo.

Sois béni. – J'ai vécu chouette, et meurs colombe.
Je suis heureuse, ami, du côté de la tombe.
Je voyais moins de ciel du temps que je vivais.
Je me sens morte, et tout s'éclaircit, et je vais
Voir grandir par degrés la formidable étoile.

Elle se lève debout, chancelante, appuyée au rocher.

Salut, ô mort ! Salut, profondeur ! Salut, voile !
Ce que tu caches plait à mon sinistre amour.
Salut ! la mort est aigle et la vie est vautour.
Salut, réalité, fantôme ! Viens, je t'aime
Pour ton deuil, pour ta cendre, et pour ton anathème,
Ô spectre, et pour l'éclipse énorme que tu fais.
Mort, je ne te crains pas. Loin de toi j'étouffais.
Salut ! Sans peur, vers moi, dans le blême empyrée,
Je regarde approcher ta main démesurée.
Salut dans les parfums, salut dans les chansons,
Salut dans les cités, les fleuves, les moissons,
Dans tout ce que tu mords, dans tout ce que tu ronges,
Et dans tous ces vivants dont tu feras des songes !
Tu vas me chuchoter l'ineffable secret.
J'étais sûre qu'un jour quelqu'un me le dirait.
Je m'étais accoudée au bord de la science.
J'attendais, imitant la morne patience
Des arbres, des buissons et des rochers muets.

VICTOR HUGO

Cent bourreaux accouraient dès que je remuais ;
Devant l'homme, par qui la création souffre,
Ma vie est une fuite, enfin j'arrive au gouffre !
J'arrive chez toi, mort ! J'écoute, apercevant
Une dispersion de larves dans le vent,
Je me dresse, je vois l'ombre où rien ne s'anime,
Et la brume, et les plans inclinés de l'abîme,
Et le seuil pâle où tremble un souffle avant-coureur,
Spectre ! et j'entre joyeuse en cette immense horreur.
Tout vaut mieux que la vie. Adieu, terre.

Elle se recouche. À Aïrolo.

Des branches,
De l'herbe, des houx verts, des marguerites blanches.
Cache-moi.

Aïrolo la recouvre de verdure et de branches fleuries.

C'est bien. Va.

AÏROLO.

Vous quitter ! non ! pardon...

ZINEB.

Laisse-moi commencer l'éternel abandon,
Et, muette, épier l'arrivée invisible.
Va !

Elle pose sa tête sur la pierre qu'elle a pour oreiller, et ferme les yeux.

AÏROLO, la considérant.

C'est qu'elle se meurt pour de bon ! – Le possible,
Je l'ai fait.

Il achève de la couvrir d'herbes et de feuilles.

Retournons en chasse maintenant.

Se tournant du côté de Zineb.

Je crois bien la trouver défunte en revenant.

Hélas ! le moindre souffle éteint ces vieilles lampes.
Mes deux chers amoureux doivent avoir des crampes !

Rêveur.

Quand l'estomac trahit, l'amour est en danger.
Le cœur veut roucouler, le gésier veut manger.
Le cœur a ses bonheurs, l'estomac ses misères,
Et c'est une bataille entre ces deux viscères.
Lequel l'emportera ? L'estomac. Donc, tâchons
De leur venir en aide. Ah ! sous vos capuchons,
Moines, soyez maudits, vil troupeau, tas fossile,
De mettre au traquenard le masque de l'asile !

Regardant autour de lui.

Mais où diable sont-ils ?

Il se met à fureter dans la ruine. Arrivé au porche-cellule, qui est à droite, il écarte les branchages qui masquent l'ogive, et l'on voit comme dans une alcôve lord Slada et lady Janet couchés et endormis, l'un près de l'autre, sur un lit de fougère. Au delà des deux endormis, on aperçoit l'autre issue du porche.

Dans ce caveau. Dormant !

Regardant tour à tour Zineb à demi couverte de feuilles et les yeux fermés, et le couple assoupi.

Ah ! l'admirable effet de cet endroit calmant !
Ici l'on meurt. – Ici l'on dort. – La même chose.

Presque.

Considérant Zineb.

Pauvre chardon desséché !

Considérant lady Janet.

Pauvre rose !

Il entre en contemplation devant lady Janet.

Qu'elle est belle !

Se détournant.

Un moment, Aïrolo, mon cher !

Déconcerter les sens et chagriner la chair,
C'est la vertu.

La regardant avec un redoublement d'extase.

J'en suis incandescent. Que n'ai-je
Le droit d'offrir un kiss à ce biceps de neige !
Cupidons frissonnants que je refoule en moi,
Baisers dont je voudrais souvent trouver l'emploi,
Ce serait le moment de prendre la volée
Et de tourbillonner sur elle, ô troupe ailée !
Abeilles de mon cœur, comme vous bourdonnez !
Devant ces doux appas d'aurore illuminés,
Vous cherchez à sortir de votre ruche obscure.
Je sens confusément votre errante piqûre.

Indigné.

À la niche, appétits brutaux ! tout beau ! paix-là !
En pareil cas, Bayard rougit, Joseph fila,
Scipion s'esquiva, ce grand consul de Rome.
En refusant la femme on prouve qu'on est homme.

Rêveur.

– Hun ? –

De plus en plus rêveur.

Est-ce bien cela qu'on prouve ? M'est avis
Qu'on prouve qu'on est neutre, et rien de plus. Je vis,
Donc toute la nature, y compris vous, mesdames,
Est à moi. – Non. – Oui. – Bah ! – Pstt ! – Éteignez-vous, flammes !

Il se redresse avec un geste pudique et négatif et se retourne vers le parapet.

Risquons-nous de nouveau dans ce bois. J'ai promis
De faire déjeuner ces anges endormis.
Quand je n'apporterais qu'un fruit, une châtaigne,
Un oignon ! Les oignons n'ont rien que je dédaigne.

L'oignon d'Égypte était le bon Dieu dans son temps.

Examinant la forêt.

Ce bois de plus en plus est plein d'archers guettants.

La police aux forêts donne de la vermine.

Au dehors la potence, au dedans la famine.

Tel est le choix.

Il enjambe à demi le muret se gratte l'oreille.

Je puis être pendu ce soir...

Il ôte son chapeau et regarde la plume de héron.

Ô plume, je t'invite à faire ton devoir.

Sauve-moi. Mais elle a cent ans. Ces choses s'usent.

Au bout d'un certain temps les talismans refusent

Le service... Oui, l'on croit qu'ils gardent votre peau,

On n'a qu'un vieux plumet grotesque à son chapeau.

N'importe ! aventurons cette tête si chère.

Se tournant vers la cellule où sont couchés lord Slada et lady Janet.

Je pars pour revenir, nous ferons grasse chère.

Comptez sur moi.

Aux deux amants.

Bonjour !

À la vieille.

Bonne nuit !

Saluant la statue.

Je réponds

Du dîner !

Il aminé les branches sur l'ogive du porche démantelé, de façon à cacher complètement l'intérieur où sont les deux endormis.

Refermons les volets.

Il enjambe le parapet.

Décampons.

Il saute dehors et disparaît.

ACTE II

LE TALISMAN

Même décor.

Entrent le connétable et des valets portant une table, des paniers de vin et de provisions, des vaisselles, tout on en-cas royal.



Scène première

LE CONNÉTABLE, VALETS,
ZINEB, *dans son caveau*

UN VALET, *à un autre.*

Mais il faut exhausser la table, camarade.

L'AUTRE VALET, *montrant des gens*

qui portent un large plateau carré avant trois marches des quatre côtés.

Voici les trois degrés.

LE CONNÉTABLE.

J'approuve cette estrade ;

Il sied qu'un roi qui mange ait d'en bas pour témoins

Le reste des mortels qui mangent beaucoup moins.

Le connétable montre aux valets le massif à gauche en arrière du caveau surbaissé où Zineb est gisante.

Dressez la table prête en ce bosquet, de sorte

Qu'il suffira d'un mot du roi pour qu'on l'apporte.

Les valets entrent dans le massif et disparaissent avec l'en-cas dont ils sont chargés ; deux seulement restent dehors.

Que nul n'approche.

Sort le connétable.

VICTOR HUGO

UN DES VALETS,
allant au parapet du cloître et faisant signe à l'autre de venir.

Hé !

DEUXIÈME VALET.

Qu'est-ce ?

PREMIER VALET, *regardant dans la forêt.*

Il se passe en ce bois

Quelque chose...

Zineb, gisant sous la voûte basse, ouvre les yeux.

DEUXIÈME VALET.

Quoi donc ?

PREMIER VALET.

Quelqu'un est aux abois.

Zineb se soulève sur le coude et écoute.

DEUXIÈME VALET, *allant au parapet et regardant.*

Oui, je vois du tumulte.

PREMIER VALET.

Est-ce un ours qu'on assomme ?

DEUXIÈME VALET.

Est-ce un chevreuil qu'on cherche à prendre ?

PREMIER VALET.

C'est un homme.

Zineb avance la tête.

Il court dans le hallier, il court dans le genêt.

PREMIER VALET.

Il est maigre.

DEUXIÈME VALET.

Il est blond.

PREMIER VALET.

Qu'a-t-il sur son bonnet ?

DEUXIÈME VALET.

On dirait une plume.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

PREMIER VALET.

On dirait une flamme.

Qu'est-ce que cela ?

ZINEB, *se dressant sur son séant.*

Hein ?

DEUXIÈME VALET.

Un pauvre cerf qui brame

N'est pas plus vivement traqué de toutes parts.

PREMIER VALET.

Tout le guet de l'asile est à sa suite épars,
Ils sont vingt contre un.

DEUXIÈME VALET, *battant des mains.*

Bon ! il court.

PREMIER VALET.

Il n'est pas bête.

Comme il échappe !

DEUXIÈME VALET.

On l'a !

Battant des mains et riant.

Sauvé !

S'interrompant.

MIRONDELA
DELS ARIS Non.

PREMIER VALET.

On l'arrête !

Il est pris !

Zineb se dégage des broussailles et se met en chancelant sur ses genoux.

Mon garçon, en vain tu te débats.

DEUXIÈME VALET.

Pris !

PREMIER VALET.

Ils vont l'aller pendre au gibet de là-bas.

VICTOR HUGO

DEUXIÈME VALET.

Ils lui mettent la corde au cou.

Applaudissant.

Bon !

PREMIER VALET.

Pauvre hère !

DEUXIÈME VALET.

Un moine ! on le confesse.

PREMIER VALET.

Un moine a l'art de faire

Blanc comme neige un gueux noir comme le charbon.

DEUXIÈME VALET.

Ils attachent ses mains derrière son dos.

Applaudissant.

Bon !

PREMIER VALET.

Ils le traînent vers nous.

DEUXIÈME VALET.

On lui lit sa sentence.

PREMIER VALET.

C'est ici le chemin qui mène à la potence.

Il faut qu'il passe là. Nous l'allons voir de près.

Zineb se dresse debout, échevelée, appuyée d'un bras à la voûte basse sous laquelle elle était couchée, et regardant par-dessus au fond du théâtre, sans être vue des valets qui regardent du même côté.

PREMIER VALET, *poussant le coude à l'autre*

et regardant avec inquiétude du côté de la brèche du parapet.

Prenons garde !

On voit déboucher par la brèche le roi. Les deux valets se bâtent de s'esquiver dans le fourré à gauche.

Entrent le roi et Mess Tityrus. Zineb, l'œil hagard et fixe, ne bouge pas. Le roi s'arrête, et la considère avec curiosité, puis avec étonnement, et frappe dans ses mains.

Scène II

ZINEB, LE ROI, MESS TITYRUS



LE ROI, à *Mess Tityrus*.

Zineb ! la vieille des forêts !

C'est elle ! c'est Zineb.

MESS TITYRUS.

Zineb !

LE ROI.

Certes !

MESS TITYRUS.

Alors, sire,

Le tête-à-tête heureux que votre cœur désire,

Vous l'avez. Parlez-lui.

LE ROI.

Je vais l'interroger.

Le sort est la maison sinistre du danger.

Zineb peut m'entr'ouvrir la porte condamnée.

Je veux qu'elle me dise un peu ma destinée.

Mon avenir, voilà ce que je veux savoir.

MESS TITYRUS.

Vous êtes un pouvoir qui rencontre un pouvoir,

VICTOR HUGO

Ce sera curieux.

LE ROI.

Elle a fui dans l'asile,

Elle aussi. Le hasard me sert.

Il fait un pas vers Zineb.

Hé ! vieille psyllé !

À Mess Tityrus.

Leur parler durement est le meilleur moyen.

Le démon ne répond qu'intimidé.

À Zineb qui ne semble pas le voir

Fort bien !

Es-tu sourde ? sorcière en ruine ! mesure !

Tu te tais ! Je te vais faire prendre mesure

D'un brodequin qui fait bavarder les muets.

Zineb se recouche sous la voûte, sans lui répondre et sans le regarder.

Les filles vont aux prés et cueillent des bleuets ;

Tu vas dans les tombeaux, toi, la voleuse d'âmes,

Et, parmi les rois noirs, parmi les sombres dames,

Tu rôdes dans l'horreur nocturne des sabbats.

Moi qui commande en haut, à toi rampant en bas

Je parle, et je t'adjure, ô monstre, et je t'ordonne

De répondre ! Sinon, infernale madone,

Crains ma colère ! on peut te saisir même ici ;

Car l'église t'abhorre, affreux cœur endurci,

Stryge que le hibou cherche en son vol oblique !

Et souviens-toi qu'il est une place publique

Où les êtres à qui le démon s'accoupla

Sont traînés, tout souillés de leur crime, et que là.

À leur chair, à leur âme, à leur nudité noire,

On donne un chaudron d'huile ardente pour baignoire.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Tremble ! Répondras-tu ? dis !

ZINEB, *détournant la tête.*

Tu perds tes clameurs.

Tu ne peux rien pour moi ni contre moi. Je meurs.

LE ROI.

Vieille, veux-tu de l'or ? Je suis riche.

ZINEB.

Une morte

Est plus riche que toi.

LE ROI.

Je suis puissant.

ZINEB.

Qu'importe !

Je suis le roi.

LE ROI.

ZINEB, *en sursaut.*

Le roi !

Elle se dresse sur son séant et le considère attentivement.

C'est le roi !

Au roi.

Tu venais

Chasser dans mes halliers, et je te reconnais.

Le regardant en face.

Roi, je ne te crains pas.

LE ROI, *bas à Mess Tityrus.*

Et moi, je la redoute.

ZINEB.

Est-ce donc que tu veux me consulter ?

LE ROI.

Sans doute.

VICTOR HUGO

ZINEB, *à part.*

Ah ! c'est le roi.

LE ROI.

Veux-tu répondre ?

ZINEB.

Oui, par pitié.

LE ROI.

Pitié, soit. Connais-tu le destin ?

ZINEB.

À moitié.

Se recueillant.

De tout je sais la fin et j'ignore la cause.

Roi, que veux-tu de moi ? dis.

LE ROI.

Le vrai.

ZINEB.

Peu de chose.

Le vrai sur cette terre, obscure désormais,

S'est nommé tour à tour Ammon, Moïse, Hermès.

Puis il est mort.

LE ROI.

Qu'es-tu pour le savoir ?

ZINEB.

Sa veuve.

Qu'attends-tu de moi ? parle.

LE ROI.

Avant tout, une épreuve.

À Mess Tityrus.

Je ne me livre pas légèrement, d'abord.

MESS TITYRUS.

C'est sage.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Le roi fouille dans le carnier de Mess Tityrus, en retire le pigeon, et le présente à Zineb.

LE ROI.

Que vois-tu, vieille, en cet oiseau mort ?

ZINEB, *considérant l'oiseau,*

entre ses dents presque, à voix basse, sans regarder le roi.

« S'il touche à ton église, on touchera son trône. »

LE ROI, *reculant.*

Jamais pythie à Delphes, ou stryge à Babylone,

Ne fut plus formidable !

À Mess Tityrus.

Elle sait tout ! Je voi

L'esprit de cette femme entr'ouvert devant moi

Comme un gouffre. En ses yeux l'Inconnu semble luire.

MESS TITYRUS.

Chose qu'on ne peut trop admirer, pour produire

De tels effets, si nets, si clairs, si concluants,

Il suffit de hanter un peu les chats-huants.

LE ROI, *à Zineb.*

Ô monstre ! connais-tu mon avenir ?

ZINEB.

Oui.

LE ROI.

Psylle,

Dis-le-moi !

ZINEB.

Je veux bien.

Le roi se penche vers elle avec anxiété et épouvante. Elle lui prend la main, et y regarde.

LE ROI.

Parle !

VICTOR HUGO

ZINEB, *levant la tête.*

Lord de cette île,

Écoute.

LE ROI, *bas à Mess Tityrus.*

J'ai peur.

ZINEB.

Roi !...

LE ROI, *à Mess Tityrus.*

Soutiens-la dans tes bras.

Mess Tityrus entoure Zineb de ses bras avec une sorte d'horreur. Le roi se penche sur Zineb qui examine de nouveau sa main.

Parle !

ZINEB,

laissant retomber la main du roi en le regardant fixement.

Le premier homme, ô roi, que tu verras

Passer avec les mains derrière le dos, sire...

Sa voix, d'abord ferme, s'affaiblit.

LE ROI.

Achève !

ZINEB.

Tu vivras autant que lui. – J'expire. –

Quand cet homme mourra, tu mourras.

Mess Tityrus la laisse retomber. D'une voix éteinte.

Oh ! partir !

C'est doux.

Elle meurt.

LE ROI, *pensif, à part.*

Qui meurt n'a pas d'intérêt à mentir.

MESS TITYRUS, tâtant le cœur de Zineb.

Sire, elle est morte.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI.

Bien.

Montrant le cadavre.

Dehors ! et qu'on l'enterre !

Elle a parlé de force...

MESS TITYRUS.

Elle voulait se taire.

LE ROI.

Donc, c'est un oracle.

MESS TITYRUS.

Oui.

LE ROI.

Voici ce qu'elle a dit,

Car il ne faudrait pas que cela se perdît.

Elle en savait plus long que le pape de Rome.

Aide-moi. Pesons bien les mots. – Le premier homme

Que je verrai...

MESS TITYRUS.

Que vous verrez...

LE ROI.

...Ayant les mains

Derrière le dos...

MESS TITYRUS.

Oui.

LE ROI.

...Passer par les chemins,

Je vivrai juste autant que cet homme-là. Diable !

Et, lui mort, je mourrai. C'est irrémédiable.

Voilà mon sort fixé. Je n'y puis rien changer.

C'est dit. Le genre humain ne m'est plus étranger.

Je sens qu'un fil me lie à la sombre nature.

Se penchant sur Zineb morte.

C'était la prophétesse, et c'est la pourriture.

Ce que c'est que la mort ! Diable, ne mourons point.

Mais quel est donc cet homme à qui le sort me joint ?

J'ai peur. Après tout, vivre est notre vraie envie.

Vivre d'abord. S'il est question de la vie,

Tout est simplifié.

À Mess Tityrus.

Vois-tu, je m'aperçois

Que ce qu'on aime, au fond, toujours, c'est d'abord soi.

On se croit amoureux, mon cher, on n'est que bête.

Voilà de la clarté subite ! Oui-da, ma tête,

Primo ; tout, femme, amour, recule au second plan.

Pourtant, ces étourneaux dont je suis le milan

Et sur qui j'ai les yeux fixés, il faut qu'ils meurent.

Il reste un moment absorbé, regardant Zineb.

Les sinistres frissons du sépulcre m'effleurent !

Viennent-ils – oh ! j'ai froid comme si j'étais nu ! –

De cette femme morte ou de l'homme inconnu ?

Montrant Zineb.

Emportez donc cela !

Mess Tityrus fait un signe au dehors. Entrent les deux valets. Ils prennent le cadavre, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et l'emportent.

Rêveur.

Le premier homme...

Mess Tityrus, qui a accompagné Jusqu'à la sortie les valets portant la morte, revient le long du parapet, et tout à coup s'arrête.

MESS TITYRUS,

regardant par-dessus le mur d'enceinte, du côté de la forêt.

Oh ! diantre !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI.

Quoi ?

MESS TITYRUS.

Là, dans le ravin, milord...

Le roi court au parapet, et regarde dans la même direction que Mess Tityrus.

LE ROI.

Un cortège entre...

MESS TITYRUS.

Menant un prisonnier...

LE ROI.

Ça vient de ce côté.

MESS TITYRUS.

Sire, de la façon dont il est garrotté...

LE ROI.

C'est l'homme ! Il a les mains derrière le dos ! Juste !

MESS TITYRUS.

Mêler cet être infâme à votre vie auguste,
De vous et de lui faire un même coup de dé,
C'est de la part de Dieu, sire, un sot procédé.

LE ROI.

Pas d'astre à qui le sort ne jette de la cendre !

MESS TITYRUS.

Vous n'avez pas longtemps à vivre ; on va le pendre.

LE ROI, aux archers, par-dessus le parapet.

Halte !

À Mess Tityrus.

Il a l'air robuste et solide.

MESS TITYRUS, *à part.*

Et rusé.

Les soldats font la haie, et tout est disposé
Pour qu'on puisse arriver au gibet sans encombre.

VICTOR HUGO

Débouche un cortège de potence. Longue file d'archers, l'épée nue et le mousquet haut. Au milieu des archers, un homme, la corde au cou, les mains liées derrière le dos. C'est Aïrolo. Un moine est près de lui, qui porte un crucifix. On les voit tous à mi-corps au-dessus du parapet. Le cortège défile dans le chemin creux qui longe extérieurement l'enceinte de l'asile. Ces archers sont les mêmes qui escortaient le roi à son entrée. Aïrolo a la plume de héron à son chapeau.

LE ROI, penché sur le mur d'enceinte et haussant la voix.

Halte !

Le cortège s'arrête. Aïrolo se tourne vers le roi.



Scène III

LE ROI, MESS TITYRUS, AÏROLO,
LE CONNÉTABLE, LE CAPITAINE ARCHER, ARCHERS,
UN MOINE

LE ROI, à *Aïrolo*.

Quel est le lieu de ta naissance ?

AÏROLO.

L'ombre.

LE ROI.

Je suis le roi. Quel est ton père ?

AÏROLO.

Le malheur.

LE ROI.

Ton nom ?

AÏROLO.

Aïrolo.

LE ROI.

Ton gagne-pain ?

AÏROLO.

Voleur.

VICTOR HUGO

LE CONNÉTABLE, *au roi.*

Sire, nous l'allons pendre, et sans miséricorde.

À Aïrolo.

Marche, brigand !

LE ROI.

Ôtez de son cou cette corde.

Détachez-le.

Les archers ôtent la corde du cou d'Aïrolo et lui délient les bras.

LE CONNÉTABLE.

Mais quoi, sire !...

LE ROI, *à Aïrolo.*

Tombe à mes pieds.

Sacripant ! je te fais grâce.

AÏROLO.

Vous m'ennuyez !

LE ROI.

Comment !

AÏROLO.

On vous connaît. Vous êtes une altesse

Faite de cruauté, mais avec petitesse.

Il vous plaît de jouer avec un patient,

Par petite bouchée, en vous rassasiant,

Lentement, de sa peur, puis de son espérance,

Et votre volupté s'extrait de la souffrance ;

On cesse, on recommence, et vos bourreaux contents

Font durer le supplice et le plaisir longtemps.

Cette corde qui semble inerte sur le sable

Est un serpent, et saute au cou du misérable.

J'aime mieux en finir tout de suite. En avant !

Dès que j'aurais pris goût à me revoir vivant,

Vous me ressaisiriez. C'était une ironie,
Brute ! Et je referais les frais d'une agonie,
Et vous ririez ayant en réserve toujours
Le coup de griffe après la patte de velours.
Je vois sous vos douceurs votre haine qui grince.
Il ne me convient pas de vous divertir, prince,
Et d'être la souris quand vous êtes le chat.
Vite un ordre viendrait pour qu'on me raccrochât.
Allez au diable !

LE ROI.

Il est fort difficile à vivre.

AÏROLO.

On me pend, laissez-moi tranquille.

LE ROI.

Est-il donc ivre ?

Avec un geste de colère.

Qu'on le pend ! Il est trop insolent.

S'arrêtant. À part.

Suis-je fou ?

Le même nœud coulant me serrerait le cou.

Il s'avance lentement sur le devant de la scène, pensif. Mess Tityrus, ironique, l'observe en arrière. Le roi se tourne vers lui. Il avance vers le roi. Les archers se sont rangés au fond du théâtre.

Mais me voilà tombé dans un fort joli gouffre !
Cet homme est sur mes reins la chemise de soufre.
Je ne puis l'arracher sans m'arracher la peau.
Que dis-je ? Il est la chair, et je suis l'oripeau.
Cette fange est ma glu. Ce maraud, quoi qu'on fasse,
Est le fond de mon sort, et j'en suis la surface ;
Nous sommes, moi le prince et lui ce philistin,

VICTOR HUGO

On ne sait quel centaure infâme du destin.
Je suis roi, j'ai l'épée, et le sceptre, et la robe ;
Ce gueux traîne à son pied son boulet, et mon globe.
Comment nous dépêtrer l'un de l'autre ? Il est roi,
Je suis esclave. Horreur ! je cesse d'être moi,
Je deviens lui. S'il a la jaunisse, le jaune,
C'est moi. Dans son gibet, je reconnais mon trône.
Je descends au cercueil s'il monte à l'échafaud.
Et le perdre de vue est impossible ; il faut
Le garder, être là s'il fait quelque imprudence,
Le ramasser s'il tombe, et l'éponger s'il danse,
Et l'étayer s'il boit, et, de rage étouffant,
Veiller sur ce bandit comme sur mon enfant !
Ah ! que la destinée est donc une drôlesse !
Nul moyen de le faire obéir ; s'il se laisse
Mourir de faim, c'est moi qui pâtis, joug honteux !
En se cassant la patte, il me ferait boiteux.
Du même axe inconnu nous sommes les deux pôles.
Ce rustre est ma moitié. Je sens sur mes épaules
Ma tête chanceler s'il lui tombe un cheveu.
Je deviens l'oncle ; il est le coquin de neveu.
S'il est égratigné, la peau me cuit. S'il tousse,
J'entends en moi le coq du sépulcre qui glousse.
Je maigris si le drôle a de mauvaises mœurs ;
S'il se blesse je saigne, et s'il crève je meurs.
Je suis son compagnon de chaîne.

Désespéré et rêvant.

Épouvantable !

Avec précipitation.

Ah ! je voudrais pouvoir le lier sur la table
Du supplice et le faire écorcher vif ! J'aurais
Du plaisir à le voir pendu dans ces forêts
Ou broyé sous les pieds des chevaux dans l'étable !

À Aïrolo.

– Tiens, je te veux du bien. Vis !

AÏROLO, *à part.*

Le roi véritable
Veut que je vive ! Est-il possible ? Il doit avoir
Ses motifs. Mais lesquels ? Il subit un pouvoir
Qui le rend fou. Lequel ?

Haut au roi.

Allez au diable.

LE ROI.

Reste

Avec moi, tu me plais, et, quoique bien agreste,
Tu m'es fort agréable, ô rustre !

AÏROLO.

Ah ça ! pourquoi ?

LE ROI.

Mon cher...

AÏROLO.

Me faites-vous grâce de bonne foi ?
Vous êtes chat. J'en doute.

LE ROI.

Écoute.

AÏROLO, *à part.*

La chouette

Lâche le moineau ! c'est étrange.

VICTOR HUGO

LE ROI.

Je souhaite

Que tu vives au moins jusqu'au siècle prochain.

AÏROLO.

Serais-je un personnage extraordinaire ? hein ?

Que veut dire ceci ?

LE ROI.

Sois heureux, je l'ordonne.

Vis longtemps. Vis cent ans !

AÏROLO, à part.

Cent ans !

Haut.

LE ROI.

Roi...

Je te donne

Toutes les femmes.

AÏROLO.

Bah ! c'est donc à vous ?

LE ROI.

L'amour

Rend l'homme heureux.

AÏROLO.

Milord...

LE ROI.

Je t'attache à ma cour.

AÏROLO.

Dans votre cour ? Je hais les colliers.

LE ROI.

Je te nomme

Chambellan. Je te fais seigneur et gentilhomme.

AÏROLO.

Gentilhomme des bois et chambellan des loups,
C'est là ma seigneurie, et je suis un jaloux
Épris de la bruyère et de la belle étoile,
De la vague emportant en liberté la voile,
Et de la neige où sont les larges pas des ours,
Et, sire, je n'aurai jamais d'autres amours.

LE ROI, *à part*.

Quelle affreuse crapule ! Entre Janet, si belle,
Et lui, je choisirais pourtant lui, plutôt qu'elle.
Si cet homme de qui je dépends, s'envolait,
C'est cela qui serait sans remède. – Est-il laid !

À Aïrolo.

Vis, et reste avec moi.

À part.

Je suis dans sa tenaille.

AÏROLO.

À la condition que...

LE ROI.

J'accepte, canaille.

À part.

Une femme n'est rien. D'abord vivre. L'effroi.
C'est la tombe. Il me faut cet homme près de moi.

À Aïrolo.

Soyons amis.

AÏROLO.

Pourquoi ?

LE ROI.

Soyons inséparables.

VICTOR HUGO

AÏROLO.

La puissance et l'ennui sont deux maux incurables.

LE ROI.

Viens.

AÏROLO.

Roi.

LE ROI.

Tu seras riche.

AÏROLO.

Être libre est meilleur.

LE ROI.

Je te fais prince. Viens.

AÏROLO.

Non. Faites-vous voleur.

LE ROI.

Crûment ? Non. Je suis roi. Ça suffit. Vis, te dis-je.

Il le faut !

AÏROLO, à part.

Il le faut ? Hé ! je flaire un prodige.

LE ROI.

Au moins cent ans.

AÏROLO, à part.

Cent ans !

Se frappant le front.

Quelle idée ! Ah çà ! mais,

Les dieux se cachent-ils parfois dans les plumets ?

Montrant la plume de héron à son bonnet.

Cette plume en effet est-elle vertueuse

Regardant à terre à ses pieds la corde qu'il avait au cou.

À ce point de te rompre, ô corde tortueuse !

Et, quand le roi se change en tigre à l'air plaintif,

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Est-ce le talisman qui travaille ?

LE ROI.

Captif,

Tes fers tombent. Sois libre.

AÏROLO, *le repoussant.*

Au diable !

LE CONNÉTABLE, *au capitaine archer.*

Son altesse

Est trop bonne. Pendez ce drôle avec vitesse.

Il blasphème son prince, il insulte le roi !

LE ROI, *montrant le connétable.*

Pendez cet homme-ci.

LE CONNÉTABLE.

Moi !

LE ROI.

Toi.

LE CONNÉTABLE.

Sire, pourquoi ?

LE ROI.

Parce que.

Les soldats empoignent le connétable. Le moine lui présente le crucifix.

LE CONNÉTABLE.

Mais...

LE ROI.

Tais-toi. Je hais qu'on se lamente.

On emmène le connétable, accompagné du moine.

MESS TITYRUS, *bas au capitaine archer.*

J'arrangerai cela. Son altesse est clémente.

Gardez-le sous clef.

LE ROI, *à Aïrolo.*

Toi, vis longtemps.

VICTOR HUGO

AÏROLO, *à part.*

Que d'azur !

Ce brave talisman fait des siennes, bien sûr.
La clémence vraiment tourne à la platitude.
Tâtons l'obscur terrain où je marche. L'étude
En vaut la peine. Allons doucement, pas à pas,
Et sondons. Mais pourquoi ce plumet n'a-t-il pas
Sauvé Zineb ? C'est donc un talisman pour homme ?
Non. Elle avait cent ans, et le diable économe
N'accorde pas un jour de plus, probablement.

LE ROI, *à part, regardant Aïrolo.*

L'œil d'un gremlin ! Buvons l'horreur d'être clément
Jusqu'à la lie.

AÏROLO, *à part.*

Il est bête, et d'un fort calibre.

LE ROI, *souriant à Aïrolo.*

Te voilà vivant.

AÏROLO.

Soit.

LE ROI.

Et libre.

AÏROLO.

Suis-je libre ?

J'y consens.

LE ROI.

Te voilà gentilhomme.

AÏROLO, *tâtant la plume à son bonnet.*

Huppé !

LE ROI, *à part.*

Je suis l'ânier poussif de cet âne échappé !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

On dirait que c'est lui qui fait grâce. J'écume.

AÏROLO, *à part.*

Zineb m'a fait cadeau d'une fameuse plume !

LE ROI, *à part.*

Et dire qu'il faut plaire à ce vil caïman !

Haut.

Causons.

Avec un redoublement de sourire.

Dis-moi merci.

AÏROLO.

Peuh !

À part.

Merci, talisman !

Au roi.

Moi, voyez-vous, je suis ingrat de ma nature.

Tout enfant, quand j'allais, picorant ma pâture,

J'étais, si les sergents me surprenaient, fouetté,

Battu, dans l'intérêt de la société ;

Eh bien, je n'étais pas reconnaissant.

LE ROI, *à part.*

Quelle oie !

AÏROLO.

Vois-tu, mon roi, je vais te dire...

LE ROI, *à part.*

Il me tutoie !

Le roi exaspéré vient sur le devant de la scène, crispant les poings. Mess Tityrus, pendant qu'il a le dos tourné, s'approche d'Aïrolo.

MESS TITYRUS, *bas à Aïrolo.*

Continue.

AÏROLO.

Hein ?

VICTOR HUGO

MESS TITYRUS, *bas*.

Tu n'as rien à craindre. Va.

AÏROLO.

Quoi ?

MESS TITYRUS, *bas*.

Il croit qu'il doit mourir en même temps que toi.

Baissant la voix de plus en plus.

C'est un renseignement.

AÏROLO.

Merci, cher escogriffe.

À part.

Le talisman me rend fort clair ce logogriphe.

Montrant le roi.

C'est moi le chat. C'est lui la souris maintenant.

J'ai sur ce roi farouche un pouvoir étonnant.

Abusons-en.

LE ROI, *revenant à Aïrolo, caressant.*

Ami, je veux, sans plus attendre,

Te combler de biens.

AÏROLO.

Bah !

LE ROI, *furieux.*

Bah ! – Je te ferai pendre !

AÏROLO.

Je vous fais remarquer que votre majesté

Va d'un sujet à l'autre avec facilité.

MESS TITYRUS, *bas à Aïrolo.*

Tu ne peux pas mourir. Il faut qu'il t'en empêche ;

Pendu, qu'il te détache, et, noyé, qu'il te pêche.

À part.

Ça m'amuse.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI, *à Aïrolo.*

Je veux ton bonheur.

AÏROLO.

Ta ta ta !

LE ROI, *consterné.*

Ta ta ta !

MESS TITYRUS, *à part, se frottant les mains.*

Que le roi, qui si longtemps goûta

Du despotisme, goûte aujourd'hui du despote.

LE ROI, *à part.*

Il me bâtonne avec mon sceptre !

AÏROLO, *à part.*

Ainsi tout flotte.

Je règne.

LE ROI, *à part.*

À ce filou quel démon m'attela ?

Haut à Aïrolo.

Tu me braves !

AÏROLO, *avec modestie.*

Je fais de mon mieux pour cela.

LE ROI.

Tu manques à ton roi !

AÏROLO.

Jusque-là je m'élève.

LE ROI.

Ah çà ! prétendrais-tu m'opprimer ?

AÏROLO, *aimable.*

C'est mon rêve.

LE ROI, *exaspéré, à part.*

Il est sauvage, inculte, absolument rugueux !

Je voudrais raccourcir ta vie, atroce gueux,

Et je me vois forcé d'y mettre une rallonge !

Haut, en souriant, à Aïrolo.

Je t'ai fait grâce, et j'ai sur toi passé l'éponge.

Sois libre !

À part.

Il me tient, comme un oiseau, dans son poing !

Ah !

Haut, avec un redoublement affectueux.

Vis longtemps !

AÏROLO.

Pourquoi ? Je ne te cache point

Que je suis peu charmé d'exister. Est-ce étrange !

Moi, ce serf, ce banni, ce proscrit, qui ne mange

Que quelquefois, qui vis pâle et déguenillé,

Hagard comme une ville après qu'on a pillé,

Moi qui songe à la joie ainsi qu'à la chimère,

Moi damné quand j'étais au ventre de ma mère,

Moi qu'on pourchasse, moi qu'on maudit, moi qu'on bat,

Qui marche à l'abattoir tout en portant le bât,

Courbé sous tous les maux, triste rosse asservie,

Nu, saignant, je ne tiens pas du tout à la vie !

Je serais riche, beau, puissant, aimé, fêté,

Que je n'en serais pas vraiment plus dégoûté.

J'ai l'indigestion sans avoir eu l'orgie.

Hors de l'humanité, par vous autres régie,

Rôdant sur la lisière auprès de l'animal,

Espèce de vil pauvre en fuite dans le mal,

Moi qui noircis les bois que juin de fleurs émaille,

Sans nom, sans toit, sans feu ni lieu, ni sou ni maille,

Je me donne les airs d'avoir le spleen des lords !
Je compte un beau matin me tuer.

LE ROI, *à part.*

Mais alors...

Que dit-il ? Se tuer ! Grand Dieu !

Haut.

Songe à ta mère.

AÏROLO.

J'en parlais tout à l'heure, et c'est ma joie amère
De lui dire : attends-moi ! Bien jeune, elle partit.
Ce qu'elle fit pour moi lorsque j'étais petit,
Je le rends à son ombre, et mon esprit retombe
Sans cesse à côté d'elle, et je berce sa tombe.
Dors, ma mère ! attends-moi, je me tuerai bientôt.

LE ROI, *à part.*

Mais cela ne fait pas mon affaire.

Haut.

Rustaud,

Maraud, croquant !

À part.

Mais non, pas d'injures. Le lâche !

Il faut que je le charme et non que je le fâche.

Haut.

Écoute. Le plaisir vient après la douleur.

Je suis un potentat.

AÏROLO.

Moi, je suis un voleur.

LE ROI.

On peut s'entendre. Allons ! du calme.

VICTOR HUGO

AÏROLO.

Altesse, en somme.

Voir les mêmes humains toujours, cela m'assomme.

Il s'appuie familièrement sur l'épaule du roi.

Puisqu'ainsi nous voilà sous les chênes profonds

Tête à tête, moi gueux, vous roi, philosophons.

La vie est un bal triste où plus rien ne m'intrigue.

Dieu, l'avare qui fait semblant d'être prodigue,

Fait toujours resservir le même mois d'avril.

Je connais son décor. Vivre est bien puéril.

Nous avons les saisons, vous avez l'étiquette.

Partout la règle. Adam est bête. Eve est coquette.

Celui qui sait le mieux tirer parti des bois

A le bon lot. À bas les villes et les lois !

Si je n'étais voleur, je voudrais être singe.

Montrant les tombes.

Voyez ce cimetière et ces morts. Que de linge

Mis au sale ! À quoi bon avoir vécu ? Que sert

D'aller, d'aimer, d'agir ? Ce monde est un désert

Où le faux toujours s'offre, où le vrai toujours manque.

Vous me direz qu'on peut se faire saltimbanque,

Sans doute, et le plein air est le premier des biens ;

Mais il est fatigant de plaire aux citoyens.

Reste donc la forêt. Tenez, quoique je boude,

J'ai, moi, du genre humain fort peu senti le coude ;

Depuis trente ans, je dors sous l'orme et le tilleul,

Et je vis hors la loi dans la nature, et, seul,

J'erre à travers la grande hamadryade verte.

Eh bien, je sens un joug. Mais la porte est ouverte.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

La mort calomniée, oui, c'est la liberté !

LE ROI, *à part.*

Il est affreusement lugubre.

AÏROLO.

Ma gaîté

Vient de ce que partout.

Montrant le bois.

Si l'ennui vient me prendre,

Je vois la branche d'arbre où je pourrai me pendre.

Roi, même en la forêt, je me sens en prison.

Parfois je cherche à voir plus loin que l'horizon.

Je gravis une cime.

Il monte à un grand arbre qui donne sur le précipice.

LE ROI, *à part.*

Il grimpe à cet érable !

Ne va pas te casser, vaurien irréparable

À Aïrolo.

Tu sais grimper, au moins ?

AÏROLO.

Je tombe quelquefois.

LE ROI.

Ciel ! – Viens.

AÏROLO, *regardant l'océan.*

Le gouffre a beau faire sa grosse voix,

Il m'attire. Mourir est noir, vivre c'est pire.

LE ROI, *à Mess Tityrus.*

Si j'étais empereur, je donnerais l'empire

Pour voir cet animal hors de danger.

À Aïrolo.

Sais-tu

Que tout finit avec la vie, homme tête !

VICTOR HUGO

Plus rien après ; néant ! Est-ce que tu te fies
À l'hypothèse Dieu ?

*AÏROLO, se berçant dans l'arbre au-dessus du précipice,
pendant que le roi pousse des interjections de terreur.*

Roi, les philosophies

Ont fort malmené Dieu, disant oui, disant non ;
On s'est fort acharné sur ce vieux compagnon,
On a frappé d'estoc, on a frappé de taille.
Dieu fut laissé pour mort sur le champ de bataille.
Mais je le crois guéri. C'est pourquoi j'ai l'honneur
De vous le présenter comme vivant, seigneur.

LE ROI, qui le suit des yeux avec angoisse dans son bercement.

Eh bien, oui, mais descends. C'est très cassant, l'érable !

AÏROLO, se balançant dans l'arbre, dont les branches crient.

Je le sais. Ici-bas est-il rien de durable ?

LE ROI.

Descends, monstre !

AÏROLO.

Monstre ! Eh ! vous ne me permettez

Aucune illusion sur mes difformités.

LE ROI.

L'arbre va s'effondrer, ô ciel ! pour peu qu'il bouge !

Il s'est blessé ! Du sang ! qu'est-ce qu'il a de rouge ?

AÏROLO, souriant.

Une fleur.

Il montre une fleur qu'il vient de cueillir dans l'arbre.

LE ROI, menaçant et suppliant.

Descends donc ! Si tu crains Dieu, morbleu !

Tu dois craindre le roi. Le roi, c'est plus que Dieu !

AÏROLO.

Dieu tonne, vous tousez. Voilà la différence.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI, *à part.*

Rustre !

Aïrolo saute à terre.

Il descend. Mon cœur renaît à l'espérance.

Aïrolo avise une des plante ; qui tapissent la roche et en cueille une brindille où il y a quelques feuilles.

LE ROI, *à Mess Tityrus.*

Que fait-il ?

AÏROLO, lui montrant les feuilles arrachées.

Savez-vous qu'il suffit de mâcher

Cette plante qui pousse aux trous de ce rocher ?

C'est la mort. – La mort germe au milieu des cytises.

Tendant la plante au roi en désignant Mess Tityrus.

Essayez sur monsieur.

MESS TITYRUS.

Eh ! la ! pas de bêtises !

À part.

Diable ! Je suis sorti de la neutralité,

Ce fut une imprudence. Ouais, rentrons-y.

AÏROLO, considérant la plante avec complaisance.

MIRONDELA
DELS ARS

L'été

Produit cela.

Le roi veut la lui prendre.

LE ROI.

Voyons. Est-ce une véronique ?

Je suis très curieux de cette botanique.

AÏROLO, touchant de ses lèvres la plante.

Un coup de dent, c'est fait.

LE ROI, *tâchant de la saisir.*

Hé ! donne.

Aïrolo ne lui laisse pas prendre le brin d'herbe elle respire avec une sorte

d'ivresse.

Il est hideux !

Il tire sur le fil qui nous suspend tous deux !
Il joue avec la mort ! La sienne, c'est la mienne !

AÏROLO.

Notre âme est, monseigneur, une bohémienne,
Une coureuse. Elle a le goût du changement.
L'autre monde est-il beau, laid, gai, méchant, aimant ?
Je ne le connais pas ; aussi je le préfère.
J'ai de ce globe assez, et veux une autre sphère.
Ici j'ai froid l'hiver, en été j'ai trop chaud.
Je voudrais permuter avec un de là-haut.
Je désire goûter le foin d'une autre étable,
Aller voir si c'est grand et si c'est véritable,
Et j'ai la vague soif du ciel mystérieux.

Il continue d'aspirer amoureusement la plante.

LE ROI, à part.

Que vais-je devenir avec ce furieux ?

AÏROLO, souriant.

L'autre vie est pour moi comme une aube confuse.

LE ROI, à part.

Si je le faisais mettre aux fers ? – Bon ! s'il refuse
De manger ? – Il me tient, et je ne le tiens pas.

Haut.

Chassons ces visions de tombe et de trépas.

Il lui arrache la plante des mains.

Voyons, raisonne !

AÏROLO.

Ennuis pesants, plaisirs fugaces !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI.

Vivre, ami, c'est jouir de tout.

AÏROLO.

Roi, tu m'agaces.

Je me tuerai. Coupons le chapitre final.

Dieu, pour utiliser le confessionnal,

Inventa le péché. Donc ma faute est sa faute.

Ne pouvant m'expliquer ce monde, je m'en ôte.

En quatre mots, je hais la vie. Homme ! *ad astra* !

LE ROI, *à part*.

C'est un horrible fou qui m'assassinera.

AÏROLO.

Voilà, sire.

LE ROI, *à part*.

Épions quelque moment lucide.

Aïrolo monte sur le parapet et mesure de l'œil le précipice.

AÏROLO.

Quel beau plongeon d'ici dans la mer !

LE ROI.

Régicide !

AÏROLO.

Hein ?

Le roi se jette sur Aïrolo, l'empoigne au collet et l'arrache du parapet.

LE ROI, *tendrement*.

Mourir est affreux. Vis, cher Aïrolo.

Songe à la profondeur effroyable de l'eau.

Au refroidissement de la tombe lugubre,

A l'horreur d'être spectre ! Ami, l'air est salubre,

Le soleil luit, le nid éclot dans le buisson,

Tout est riant. Pourquoi mourir ? Sois bon garçon.

À part.

VICTOR HUGO

Ah ! quelle mine atroce ! et je suis dans sa serre !

Haut, avec charme et caresse.

Je veux transfigurer en splendeur ta misère.

Mes jours ne me sont pas plus sacrés que les tiens.

AÏROLO.

Bah !

LE ROI.

Si tu mourais, oui, je mourrais !

AÏROLO.

Tiens ! tiens ! tiens !

À part, en riant.

Le sortilège au roi donne cette berlue.

LE ROI.

Vis ! je le veux. Vivons ! c'est chose résolue.

Tu dois avoir beaucoup de talents. Moi le roi,

Non, non, je ne veux pas qu'un homme tel que toi,

Qu'un homme nécessaire à ses semblables, meure.

Quand j'ai vu ton visage honnête tout à l'heure,

Je ne sais quel éclair devant mes yeux passa,

Que te dire ? ton roi t'aime !

AÏROLO.

C'est comme ça ?

Eh bien alors, j'ai faim !

Il s'assied sur une pierre.

Qu'on me dresse une table

Copieuse, insensée, aimable, délectable.

Je veux manger. Manger énormément.

LE ROI.

Bravo !

Mangeons. À la bonne heure !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

AÏROLO.

Ayez du bœuf, du veau,
Du mouton, du chapon, tout l'idéal !

LE ROI.

J'abonde !

*AÏROLO, aux soldats,
aux valets et aux courtisans au fond du théâtre.*

Servez !

Le roi leur fait signe d'obéir.

Que le gibier, peuplade vagabonde,
S'abatte tout rôti dans des assiettes d'or !
Donnez tous vos oiseaux, de la grive au condor,
De quoi faire au seigneur Polyphème une tourte,
Bois où j'ai vu courir Diane en jupe courte !
Que les monstres exquis nageant au gouffre amer
Viennent, et pour la sauce abandonnent la mer !
Qu'un vin pur fasse fête aux poulardes friandes !
Et que de cet amas de fricots et de viandes,
Du chaudron qui les bout, du fourneau qui les cuit,
Il sorte une fumée assez épaisse, ô nuit.
Pour aller dans le ciel rougir les yeux des astres !

Au roi.

Vous n'épargnez point les doublons et les piastres
Pour m'offrir dès ce soir un festin réussi.

LE ROI.

Voilà ce que j'appelle un bon vivant ! Merci !

Accepte en attendant cet en-cas.

*Les valets poussent du fond du massif sur le théâtre la grande estrade
roulante exhauscée de trois degrés et portant une table. L'estrade occupe et masque
une partie du fond du théâtre, et touche d'un côté au porche à double issue qui est à
droite. Nappe de guipure à la table, tapis de velours à l'estrade. La table est*

VICTOR HUGO

magnifiquement servie. Vaisselle plate, aiguères d'or et d'argent, cristaux, pâtés, jambons, faisans, paons avec leurs queues, flacons et bouteilles. En même temps, entre une troupe de musiciens de la chambre du roi, qui se rangent avec leurs instruments derrière la table.

AÏROLO, regardant la table.

Pauvre.

LE ROI.

Écoute,

Je t'aime. Sois goulu. Vivons ! Mange.

AÏROLO, à part.

Et toi, broute.

Il est domestiqué supérieurement.

Les valets apportent sur l'estrade un fauteuil pour le roi, et un tabouret qu'ils placent devant la table.

LE ROI.

Vivons cent ans !

AÏROLO, à part.

Cent ans ! Scénario charmant.

Mon roi devient mon groom. Je lui plais. Il frissonne

De tendresse devant mon exquise personne.

J'ai pour lui des rayons mêlés à mes cheveux.

Je puis évidemment faire ce que je veux.

Je suis Bacchus, je mène un léopard en laisse.

N'hésitons pas.

Il monte sur l'estrade et s'assied sur le fauteuil royal.

LE ROI, à part.

Il prend le fauteuil, et me laisse

Le tabouret ! – C'est trop ! faisons-le pendre !

Il ramasse la corde à terre. Aïrolo l'observe. Le roi rêve.

Oui !

Il laisse retomber la corde.

Non !

Sourire d'Aïrolo.

Qui me décollera de ce vil compagnon ?

À Aïrolo, riant avec rage et faisant le geste d'en prendre son parti.

Prends place à mes côtés à ma table ! Autant rire.

Je t'invite.

AÏROLO, se levant et saluant le roi.

Pardon. J'ai mes invités, sire.

LE ROI.

Ses invités !

AÏROLO, frappant du pied trois coups sur l'estrade. Au peuple.

Bourgeois, je frappe les trois coups.

Ouvrez l'énormité de vos oreilles tous.

Manants, et vous, soldats, chers assassins, silence !

Je parle au nom du roi. Je lui fais violence

En répandant le jour, du haut de ce buffet,

Sur le tas d'actions excellentes qu'il fait.

Aujourd'hui la vertu qu'il montre est belle, immense,

Neuve, et n'a pas encor servi ; c'est la clémence.

Ce bon roi nous gardait cette surprise. Il veut

L'ammistie. Ainsi luit le soleil quand il pleut.

Il m'a sauvé. Je suis en tête de sa liste.

Et cependant, étant fort spiritualiste,

Ça dérangeait mes plans de remordre au pain noir

De l'homme, et je voulais souper chez Dieu ce soir.

Mais bah ! Vivons. Ayons les pieds chauds, l'esprit libre,

Le cœur tendre ; il fait beau, l'eau frissonne, l'air vibre,

Le bois chante, le ciel dans les feuillages verts

Brille. Et, sur ce, laquais, ajoutez deux couverts.

Les laquais apportent deux chaises près du fauteuil.

VICTOR HUGO

LE ROI.

Que signifie ?

AÏROLO.

Attends. J'ai ma boîte à surprises

Aussi moi.

Aïrolo descend les marches de l'estrade en arrière de la table. Le roi étonné le suit des yeux. Aïrolo disparaît du côté du porche couvert de lierre et dont on ne voit pas l'extérieur. Pantomime stupéfaite du roi. Aïrolo reparaît avec lord Slada et lady Janet. Lord Slada et lady Janet, encore à demi endormis, pâles, défaillants, les yeux noyés de rêve et de sommeil, appuient chacun de son côté la tête sur une épaule d'Aïrolo. Ils suivent ses mouvements machinalement et presque sans rien voir. Il les fait monter avec lui tout chancelants sur l'estrade.

LE ROI.

Ciel !



Scène IV

LE ROI, MESS TITYRUS, AÏROLO,
LORD SLADA, LADY JANET

AÏROLO, montrant au roi lady Janet, et souriant.

Vénus, dans les flots et les brises,
Ne s'offrit pas plus belle aux tritons éblouis.

À part.

Je suis un ramasseur de gens évanouis.

Tout à l'heure la vieille. À présent ce beau couple.

À l'orchestre.

La musique !

Fanfare.

LE ROI, *crispant les poings.*

Traître ! ah !

AÏROLO, *s'extasiant sur lady Janet.*

Teint de lys, taille souple

Au roi.

J'en suis fort amoureux aussi.

À lord Slada et à lady Janet.

Chers endormis,

Réveillez-vous.

VICTOR HUGO

Stupeur des deux amants. Ils ouvrent les yeux et semblent regarder sans comprendre.

Voici le déjeuner promis.

Je n'ai pu dans le bois trouver que ça.

Il montre la table.

LORD SLADA.

Quel songe !

LADY JANET.

C'est lui ! c'est notre ami !

AÏROLO.

Hors moi tout est mensonge.

Déjeunons. – Commencez par vous donner un kiss
Correctement.

Les deux amants s'embrassent éperdument.

C'est fait. – Mangeons.

Il les fait asseoir. Les deux amants se mettent à manger avec aridité. Aïrolo leur coupe les viandes et leur verse à boire. Gestes exaspérés du roi.

Clarets, wiskys.

Anges, je vous invite au gueuleton du sacre.

Au roi.

Si tu dis un seul mot, mon roi, je me massacre.

Il prend un couteau et s'en appuie la pointe sur la poitrine.

LE ROI.

Ne bouge pas !

AÏROLO, *versant à boire*

et découpant tout en mangeant lui-même. À lady Janet.

Mangez.

À lord Slada.

Buvez.

LE ROI, *étouffant de colère, à part.*

Le châtier

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

M'enivrerait.

Bas, à Aïrolo.

Bandit ! filou ! banqueroutier !

AÏROLO, *au roi, lui offrant ce qu'il vient de découper.*

Une aile ?

LE ROI.

C'est trop fort ! ce fat, cette impudique,
Dévorent devant moi ma soupe ! – Alors j'abdique,
Autant dire cela.

AÏROLO, *frappant dans ses mains.*

C'est une idée. Eh bien !

Abdiquons. Saprستي ! faisons ça, citoyen.

Au peuple.

Peuple ! ce roi parfait n'est point chiche et modique
Dans ses bontés. Il veut vous combler. Il abdique !

Acclamations du peuple.

LE ROI.

Mais non ! j'ai dit cela pour rire !

LE PEUPLE.

Hurrah !

Réclamations du roi. Aïrolo descend de l'estrade, et va au roi.

AÏROLO.

Trop tard.

LE PEUPLE.

Hurrah !

AÏROLO.

L'on prend toujours au mot un roi qui part.

LE PEUPLE.

Vive le roi Slada !

Enthousiasme autour de lord Slada et de Janet, qui saluent. Fanfares. Les soldats baissent leurs hallebardes. Tityrus prête serment.

VICTOR HUGO

AÏROLO, *au roi.*

C'est fini.

LE PEUPLE, *au roi.*

Bravo, sire !

LE ROI, *à Aïrolo.*

Mais ils m'aiment !

AÏROLO.

Tombé. – N'allez pas vous dédire,

Ils vous assommeraient.

LE ROI.

Tu crois ?

AÏROLO.

J'en ai l'espoir.

À part.

Un roi, comme ça casse aisément !

LE ROI.

Il faut voir !

Mais mon autorité ?

AÏROLO.

Zeste !

LE ROI.

Mais ma vengeance ?

AÏROLO.

Pstt !

Acclamations frénétiques du peuple et des soldats autour de lord Slada et de lady Janet. Le roi s'affaisse éperdu. Aïrolo lui montre la forêt.

Si vous vous sauvez, vous aurez de la chance.

Les hurrahs redoublent. Aïrolo se tourne vers lord Slada et lady Janet.

Vous, vous allez régner à votre tour. Enfin,

Soit. Mais souvenez-vous que vous avez eu faim.

VARIANTES

À la suite du manuscrit de *Mangeront-ils ?* se trouvent les deux importantes variantes du dénouement que voici.



Première Variante

AÏROLO, à part.

...

Mon roi devient mon groom. Je lui plais. Il frissonne
De tendresse devant mon exquise personne.
Il m'aime. Homme de goût ! Soyons prudent pourtant.
Ce serait le moyen de le rendre à l'instant
Intraitable et féroce autant qu'il paraît souple,
Si je lui demandais la grâce de ce couple.

Désignant le caveau.

Les réconcilier est impossible.

Rêvant.

MIRONDELA
DELS
Aussi

Je ne vois qu'une chose à faire. Arrivons-y.

LE ROI, *allant à son fauteuil.*

À table !

Le roi s'assied.

AÏROLO, à part.

On est ici comme en une tenaille.

Jetant les yeux sur les assistants, archers, courtisans, etc.

Comment éparpiller toute cette canaille ?

Il faut un coup hardi.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI, *lui montrant le tabouret.*

Prends place à mes côtés.

Je t'invite.

AÏROLO, *à part.*

Pardon. Moi, j'ai mes invités.

Haut et solennellement.

Citoyens, vous soldats, chers assassins, silence !

Je parle au nom du roi, je lui fais violence

En répandant le jour, du haut de ce buffet,

Sur le tas d'actions admirables qu'il fait.

Aujourd'hui la vertu qu'il montre est toute neuve.

La bonté. Notre roi, certes, j'en suis la preuve,

Gardait à ses sujets cette surprise. Il veut

L'amnistie. Ainsi fait le soleil, quand il pleut.

Il me pardonne. Il veut que sa clémence éclate...

LE ROI.

Je pardonne aux coquins seulement.

AÏROLO.

Ça me flatte.

LE ROI.

À toi seul. À personne après.

AÏROLO.

De la bonté

Pour un. Quoi de plus beau ! Peuple, sa majesté

M'a donc sauvé ; mais moi je suis ingrat...

LE ROI.

Bah !

AÏROLO.

Triste,

Las, maussade, et de plus fort spiritualiste,

Ça dérange mes plans de remordre au pain noir
De la vie, et je veux souper chez Dieu ce soir.
Merci, roi, je m'en vais là-haut.

De deux coups de poing à droite et à gauche, il écarte l'entourage, bondit par-dessus le parapet d'enceinte, et disparaît dans la forêt. Ébahissement.

Scène IV

LE ROI, MESS TITYRUS, LORD SLADA,
LADY JANET

LE ROI, *se levant de son fauteuil.*

Qu'est-ce ? Il me quitte !

Au moment de se mettre à table ! – Est-ce un fou ? – Vite !

Aux archers et aux courtisans.

Qu'on le reprenne.

Tous se dispersent et se mettent à poursuivre Aïrolo.

MESS TITYRUS, *regardant au fond.*

Il fuit. Il gagne les fourrés.

LE ROI, *aux archers restés près de lui.*

Il faut le ressaisir à tout prix. – Tous ! courez !

LE CAPITAINE ARCHER.

Si l'on tirait dessus, sire ? Un coup d'arquebuse

Peut seul courir après un pareil fuyard.

LE ROI.

Buse !

Tu veux tuer ton roi !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

MESS TITYRUS, *regardant dans le bois.*

Ravins, étangs, roseaux,

Il franchit tout, il fait concurrence aux oiseaux,
L'écureuil près de lui serait une tortue.

LE ROI, *à tous ceux qui l'entourent.*

Courez ! organisez sur l'heure une battue !

MESS TITYRUS, *à part.*

Qu'il se perde, et s'en aille au diable ! Maintenant
J'aime autant cela. Bigre ! il devenait gênant.

Au roi.

Il saute d'arbre en arbre.

LE ROI.

Ah ! ciel !

MESS TITYRUS.

Il est agile,

Souple, hardi, robuste, adroit, leste...

LE ROI.

Et fragile !

Il va au fond du théâtre, et donne des ordres avec des gestes effarés à des gens qu'on ne voit plus. Il n'est resté sur la scène que lui et Mess Tityrus.

Courez ! – Ramenez-moi cette crapule ! Hélas !

Soyez très doux pour lui ! Pourvu qu'il n'aille pas

Prendre une pleurésie à courir de la sorte !

Ah ! je suis dans sa peau sans espoir que j'en sorte !

Ménagez-le ! – Gredin !

MESS TITYRUS.

Quel galop ! Quel compas !

LE ROI, *criant.*

Qu'on l'empoigne ! Surtout qu'on ne le touche pas !

MESS TITYRUS, *à part.*

Empoigner sans toucher, beau problème à résoudre.

VICTOR HUGO

LE ROI.

Ah ! je suis ahuri de tous ces coups de foudre !

Criant dans la forêt.

Quiconque lui ferait du mal serait pendu.

Allez-y doucement ! Horrible individu !

Il doit suer ! Ayez des couvertures prêtes.

Vous me répondez tous du brigand sur vos têtes !

C'est le plus précieux des hommes après moi.

MESS TITYRUS.

Il vole, il rampe. Il tient tout le bois en émoi.

Je serai fort surpris si nos gens le dépistent.

LE ROI, à Mess Tityrus.

N'est-il pas effrayant que de tels gueux existent ?

Il faut absolument qu'il soit repris, gardé,

Et que je le possède, étant son possédé !

C'est dans ma destinée un tigre, une comète,

Un dragon !

Aux archers dans la forêt.

Reprenez ce coquin ! Qu'on le mette

Dans du coton ! Soyez très peu brutaux !

Voix des ARCHERS, dehors.

Poussons !

LE ROI.

Il doit être éreinté. Je me sens des frissons.

Ah ! j'abdique. L'état de roi n'est plus tenable.

Ne m'avariez pas cet être abominable !

Quelle calamité publique s'il se perd !

MESS TITYRUS.

Sire, en évasion le maroufle est expert.

LE ROI.

D'abord, je te défends de l'appeler maroufle !
C'est mon alter ego. Quand il court, je m'essouffle.
Je suis éclaboussé par le mal qu'on en dit
Tout comme par le mal qu'on lui fait. Quel bandit !
J'ai là, certes, un jumeau désagréable ! Ah ! fourbe !

Criant dans la forêt.

Pas une égratignure à sa peau, vile tourbe !

MESS TITYRUS.

Il échappe. Nos gens se concertent entre eux.

LE ROI, *regardant.*

Il a tous les talents des bêtes, c'est affreux.

Il est poisson, il plonge. Il est ramier, il perche.

Criant.

Prenez-le !

LE CAPITAINE ARCHER, *survenant.*

Sire, il a disparu.

MESS TITYRUS.

Qu'on le cherche !

LE ROI.

Qu'on le trouve ! – Ah ! quel drôle ! un monstre, en vérité !

Que vais-je devenir ainsi décomplété ?

LE CAPITAINE ARCHER.

Il nous glisse des mains ainsi qu'une couleuvre.

LE ROI, *à Mess Tityrus.*

Eh bien, mettons-nous-y nous-mêmes. Tous à l'œuvre !

LE CAPITAINE ARCHER.

Il est insaisissable. Il a pour se cacher

Cent réduits. Il connaît tous les trous de rocher.

LE ROI.

Dire que ce félon faisait le bon apôtre !

À Mess Tityrus.

Traquons-le. Prends le bois d'un côté, moi de l'autre.
Va par ici, je vais par là.

Ils sortent. L'un par la droite, l'autre par la gauche. Le capitaine archer suit le roi.

Depuis quelques instants, au bruit qui se fait et aux cris que l'on pousse, lady Janet s'est réveillée. Elle a écarté les branches du caveau, au fond duquel est couché près d'elle lord Slada encore endormi. Elle est à demi sur son séant, et écoute. Elle a encore dans le regard l'étonnement du sommeil.

Au moment où sortent le roi et Mess Tityrus, elle pousse doucement lord Slada.

Scène V

LADY JANET, LORD SLADA

LADY JANET, à lord Slada.

N'entends-tu point ?...

Lord Slada ouvre les yeux et s'étire.

LORD SLADA.

Je rêvais. Je m'éveille. Et mon rêve rejoint
Ta beauté, comme, au fond du ciel qui se dévoile,
Un doux nuage errant vient rejoindre une étoile.
J'apercevais en songe un firmament de feu.
Je reviens près de toi, je n'étais qu'avec Dieu.
Chaque fois que je vois ton front, c'est une aurore
Qu'il me semble, ô Janet, n'avoir pas vue encore,
Et les plus noirs cachots dans les plus noirs donjons

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Seraient illuminés par tes yeux...

En sa retournant pour contempler lady Janet, il aperçoit au milieu de l'enceinte la table servie, et se dresse comme en sursaut.

– Ah ! mangeons !

Janet se retourne. Moment d'éblouissement.

LADY JANET.

Une table !

Elle recule.

J'ai peur.

LORD SLADA, *s'avançant.*

J'ai soif.

Il prend une bouteille et emplit de vin au verre.

LADY JANET.

Du vin peut-être

Empoisonné.

LORD SLADA.

J'en bois.

Il boit.

Ah ! je me sens renaître !

LADY JANET, *lui tendant un verre.*

Verse.

Lord Slada lui emplit son verre. Elle boit.

LORD SLADA.

Eh bien ?

LADY JANET.

Je me sens revivre.

LORD SLADA, *lui montrant le fauteuil.*

Mets-toi là.

Elle s'assied. Il s'assied près d'elle sur le tabouret, prend un couteau et découpe une poularde ; il pose une assiette devant lady Janet.

Une aile ?

VICTOR HUGO

LADY JANET.

Oui.

Elle mange. Il mange.

Mais qui donc a servi ce gala ?

LORD SLADA.

Cela m'est bien égal. – Évidemment les fées.

LADY JANET, *buvant.*

Tu crois cela !

LORD SLADA.

Je crois aux volailles truffées.

Il mange et boit.

Oui, c'est la fée Urgèle ! – ou bien je ne sais qui.

Il déguste un flacon.

Je ne la savais pas connaisseur en whisky.

Mais quel festin !

Il entame un pâté. Il lui verse à boire. Il lui change son assiette. Tous deux mangent et boivent.

Faisans, pâtés, vins !

LADY JANET.

C'est étrange,

Nous avons faim.

Elle dévore.

LORD SLADA,

la fourchette dans une main, le verre dans l'autre.

Manger c'est oublier d'être ange.

Mais cet oubli du ciel a bien son bon côté.

Le paradis à droite, à ma gauche un pâté.

Je pencherais à gauche.

Il boit, s'essuie la bouche à la nappe, et prend la taille de lady Janet, qui s'effarouche doucement.

Un kiss !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Il la presse.

Donne, ma biche...

LADY JANET.

Sa biche !

LORD SLADA.

...Ton joli museau !

LADY JANET.

Museau !

Lord Slada l'embrasse.

LORD SLADA, *prenant un couteau et éventrant une cloyère.*

Bourriche,

Ouvre tes flancs !

Il pose une nouvelle assiette pleine devant lady Janet.

Mangeons !

Il entame tous les plats autour de lui.

Les roses, ça sent bon,

Mais, tiens, respire un peu le parfum d'un jambon.

Qu'en dis-tu ? Foin des fleurs ! vive la nourriture !

Il mange, boit et mange.

LADY JANET.

Comme il parle !

Tendrement.

Qu'as-tu ?

LORD SLADA, *gai.*

Moi, rien. Je suis nature.

Je déjeune.

Il se penche vers elle pour l'embrasser.

Un baiser, madame.

Il l'embrasse.

Bec charmant !

Il la prend sur ses genoux. Elle se laisse faire, scandalisée.

VICTOR HUGO

Oh ! comme ce matin, je suis ivre !

LADY JANET.

Autrement.

Elle se tourne vers le bois et écoute.

Qu'est-ce donc que ces cris qu'on entend ?

VOIX dans la forêt.

Sus au traître !

Poussez ! cherchez ! allez tout au fond ! il doit être

Fort loin.

Apparaît dans les branches, au-dessus de la table où sont assis lord Slada et lady Janet, le visage d'Aïrolo.

AÏROLO, dans les arbres.

Fort loin.

Lord Slada et lady Janet lèvent la tête.

LADY JANET.

C'est lui ! notre ami !

AÏROLO, sautant à terre.

Chers amis !

C'est parbleu moi !

Il montre la table chargée de mets.

Voilà le déjeuner promis.

Je n'ai pu dans le bois trouver que ça.

Il pousse près de la table une pierre et s'y assied. Il prend une assiette, un couteau, une fourchette et un verre.

Mais, vite !

J'ai moi-même assez bon appétit.

Il s'attable, se met à manger, boit, tord, avale. S'interrompant au milieu d'une bouchée.

Je m'invite.

Regardant lord Slada et lady Janet.

C'est ça, tout s'est passé comme j'avais prévu.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Réveil, puis nourriture.

Il mange.

Et tout est bien, pourvu

Que ce satané roi...

Il écoute et se remet à manger. Tout en mangeant, il remarque lady Janet sur les genoux de lord Slada.

Des mamours. C'est dans l'ordre.

En ménage, mieux vaut s'embrasser que se mordre.

Il boit.

LORD SLADA, *l'interrogeant.*

Comment donc as-tu fait ?

LADY JANET.

Expliquez-nous enfin

Tout ce rêve.

AÏROLO.

Plus tard. Un soir. L'hiver prochain.

Il mange et boit. Puis s'arrête.

Mais chut !

Il écoute.

Quoiqu'il soit doux de vider des bouteilles,

Ici ventre affamé doit avoir des oreilles.

Il se lève vivement de table, lady Janet et lord Slada se lèvent, il leur montre la brèche du fond.

L'ennemi dépesté se rapproche. - Partez.

Il les pousse au pied de l'issue.

Une barque est en bas dans ces rocs écartés.

Manger d'abord, et fuir après. C'est mon programme.

Vous êtes libres. Vite. À la voile ! à la rame !

Pas d'adieux.

Tout en parlant, il les fait sortir et descendre, et leur montre du doigt le bateau. Sortent lady Janet et lord Slada.

Grand bruit. Cliquetis d'arbres dans la forêt. On entend le tumulte des archers revenant.

Entre le roi, suivi de Mess Tityrus, et de tous. Aïrolo, dirigeant d'en haut le départ de lord Slada et de lady Janet, s'est engagé dans l'escalier. On ne le voit plus.

Scène VI

LE ROI, MESS TITYRUS,
LE CAPITAINE ARCHER, LES ARCHERS, AÏROLO

LE ROI, *criant.*

Janet fuit ! Slada m'échappe.

Il montre la falaise.

En bas !

Ils s'en vont !

Aux soldats.

Faites feu.

Il désigne la brèche de sortie. Les soldats couchent en joue la brèche. Aïrolo y paraît et barre le passage.

AÏROLO, *surgissant.*

Sur moi.

LE ROI, *aux soldats.*

Ne bougez pas !

À part.

Capitulons.

À Aïrolo.

Ami !

À part.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Comment s'en rendre maître ?

Aïrolo se tourne vers l'escalier et regarde au bas de la falaise.

AÏROLO.

Ils sont dans le bateau.

Il se penche du côté de la mer, et crie.

Je vous rejoins !

Il saute du haut du parapet dans la barque où sont lord Slada et lady Janet. On le voit disparaître.

LE ROI.

Le traître !

Il s'embarque. Il m'expose au naufrage !

LE CAPITAINE ARCHER.

Il est temps

De tirer !

Les soldats couchent en joue le bas de la falaise.

LE ROI.

Non !

Les soldats relèvent leurs mousquets. Le roi regarde au dehors.

Il part !

Il revient atterré sur le devant du théâtre.

Pourvu qu'il ait beau temps !

MIRONDELLA
DELS ARTS

Deuxième Variante

AÏROLO, LE ROI, LORD SLADA, LADY JANET

...

AÏROLO, *souriant, à lord Slada et à lady Janet.*

...Le roi vous aime.

Bas au roi.

Ici ne point broncher !

LE ROI.

Mais...

MIRONDELA

AÏROLO, *bas.*

Soyons caressant.

Les deux amants, voyant le roi, ont reculé vers le fond de la scène. À lady Janet.

Vous pouvez approcher
Sans peur. Sa majesté n'est pas du tout méchante.

LORD SLADA.

Sire...

AÏROLO.

Vive le roi ! Votre bonheur l'enchanté.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LE ROI, *bas à Aïrolo.*

Escroc !

AÏROLO, *continuant.*

Il s'en délecte. Il l'aspire à longs traits.

Au roi.

Je vois votre pensée intime et je l'extrais.
Les avoir chagrinés, c'était votre tristesse,
Et vous en eussiez même eu des remords, altesse,
Si ce n'était contraire à votre dignité.
Vous y songiez l'hiver, vous y songiez l'été...

LE ROI, *bas, en lui donnant un coup de poing.*

Mais ils ne sont absents que depuis trois jours, brute !

AÏROLO, *poursuivant.*

Ce matin, l'œil en pleurs, après un peu de lutte,
En pensant qu'ils avaient des crampes d'estomac,
Vous avez dit, sautant hors de votre hamac,
À l'heure où le soleil épanouit son disque :
Sauvons-les !

LE ROI.

Ne pouvoir l'étrangler !

AÏROLO.

Bon roi !

À part.

Bisque !

Aux courtisans.

Je suis son favori, messieurs, pour le moment.

Au roi.

Souffrez que je m'en vante, altesse, effrontément.

Aux courtisans.

Je protège, du haut de mon crédit extrême,
Les bannis, les proscrits ; et le bon Dieu lui-même,

VICTOR HUGO

Quoique à peu près chassé par nous du ciel tonnant,
Et mal en cour, aurait sa grâce incontinent,
S'il présentait au roi, pour rentrer dans sa charge,
Une supplique avec mon apostille en marge.

À lord Slada et à lady Janet, montrant le roi.

C'est pour rire qu'il a troublé votre roman.

LADY JANET, *fléchissant le genou.*

Est-il vrai ? Soyez bon, sire.

LE ROI, *grinçant.*

Dispensez-m'en.

Les deux amants reculent de nouveau. Le roi, à part.

Si ! faisons bon visage à toute la séquelle.

AÏROLO, *à part.*

Par exemple, s'il est une chose à laquelle
Je n'eusse jamais cru, c'est à ce plumeau-là !

LE ROI, *entre ses dents.*

Toujours, pour mieux bondir, le guépard recula.

LADY JANET.

Qu'a-t-il dit ?

AÏROLO.

Ce n'est pas cela qu'il voulait dire.

Le roi vous veut heureux.

LE ROI.

Hein ?

AÏROLO.

Voyez son sourire.

Le roi éclate de rire.

LE ROI.

Oui, certes ! et je vous vais emmener à ma cour.

À part.

Au fait, ils vont sortir d'ici. J'aurai mon tour.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

AÏROLO, *regardant les arbres.*

Chantez, petits oiseaux, société chorale !

Au roi, montrant lord Slada et lady Janet.

Nous sommes mariés. C'est correct. La morale
A son péage en poche et n'a point à grogner.

LE ROI, *à part.*

Je les fais, en sortant de l'asile, empoigner,
Ça m'arrange.

Il se frotte les mains.

AÏROLO, *à part.*

Il prend bien la chose.

LORD SLADA, *saluant.*

Milord !

LADY JANET, *saluant.*

Sire !

LE ROI, *affable.*

Vous êtes mariés, cela doit me suffire.

AÏROLO.

Sur ce, l'air étant pur, le prince étant clément,
Les amants ayant faim, dînons gaillardement !

Au roi, gracieusement.

Assieds-toi, sire.

Il fait asseoir lord Slada et lady Janet sur des chaises, s'assied entre eux sur le fauteuil, et montre au roi un escabeau au bout de la table.

LE ROI, *à part.*

Il prend le fauteuil, et me laisse

Le tabouret !

Aïrolo emplit les assiettes et les Terres de lord Slada et de lady Janet.

AÏROLO, *aux deux amants.*

Buvez et mangez.

Lord Slada et lady Janet se jettent avidement sur ce qui leur est servi et,

VICTOR HUGO

absorbés par l'appétit, semblent ne plus rien voir ni entendre.

LE ROI.

Cette espèce

Sert quelqu'un avant moi !

AÏROLO,

continuant de verser du vin dans les verres de Janet et de Slada.

Je fais passer d'abord

Ceux qui n'ont point mangé depuis trois jours, milord,

Ces époux. L'estomac qui nous presse et nous tire

Est un fort grand seigneur qu'on sert le premier, sire.

Quiconque règne vient après quiconque a faim.

Le jour où je serai précepteur du dauphin,

Une éducation qu'il faut qu'on me confie,

Je lui mets dans le bec cette philosophie.

Et, dût-il en crever, il l'avalera.

LE ROI, *à part.*

Gueux !

J'aurai dans un instant ma revanche.

AÏROLO, *versant à boire au roi.*

Après eux,

C'est vous, roi. – Que la joie aimable vous effleure !

LE ROI.

Je suis gai.

À part.

Patience ! On va voir tout à l'heure !

Il s'assoit sur le tabouret.

Rions.

AÏROLO, *trinquant avec lui.*

Sire !

LE ROI, *tout en buvant, à part.*

Ils sont pris au piège plus que moi.

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

LORD SLADA, *buvant.*

Je renais !

LADY JANET, *mangeant.*

Je me sens revivre.

LE ROI,

bas à Aïrolo qui domine son tabouret du haut de son fauteuil.

Homme sans foi !

Filou ! banqueroutier ! fourbe ! âme criminelle !

Vil repris de justice ! infâme ! traître !

AÏROLO, *découpant une perdrix et lui en offrant un morceau.*

Une aile ?

LADY JANET, *bas à lord Slada.*

Je t'ado...

LORD SLADA, *bas à lady Janet.*

Je t'adore !

AÏROLO.

Adorez-vous tout haut.

Montrant le roi.

Il s'y plaît. – Un baiser ne serait pas de trop.

LE ROI, *souriant.*

Cousin, nous finirons ensemble la journée.

Pour vous mon palefroi.

À lady Janet

Pour vous ma haquenée.

À tous les deux.

J'entends vous ramener en triomphe à Duffin.

AÏROLO.

Capitale de l'île.

À part.

Oui-da ! serait-il fin ?

Il observe le roi.

VICTOR HUGO

LORD SLADA, *bas, à lady Jane.*

Hein ? Le suivre ?...

LADY JANET, *bas, à lord Slada.*

Quitter l'asile ! ami, je tremble.

AÏROLO, *se levant, un flacon de vin de Chypre à la main.*

Il n'est pas de bonheur plus doux que d'être ensemble.
Si ce n'est le bonheur d'être seul.

Il emplit les verres de lady Janet et de lord Slada.

Chers époux !

Il emplit le verre du roi.

Bois !

Il trinque avec le roi.

Mon contentement de vous voir heureux tous
Est plus grand que le roi Salomon dans sa gloire.
C'est humain de manger, mais c'est divin de boire ;
Et l'immense rosée éparse est un cadeau
Que fait la fraîche aurore aux oiseaux buveurs d'eau.
Le vin vaut mieux. Le tort du vin, c'est qu'on le paie.
Hélas ! conclusion : avoir de la monnaie.

Emplissant les verres.

À goûter de ce vin j'ose vous convier.

La vie est un fardeau, le coude est le levier.

Levez le coude ayant en main une bouteille,
Et le mal disparaît, et votre âme est vermeille.

Découpant les viandes et servant.

Tout enfant, je pensais : Les roses, ça sent bon.

Mais, quand j'eus respiré le parfum d'un jambon,
Je me suis dit : Voilà le progrès.

Versant au roi.

Je t'arrose !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

Mangeant une bouchée.

Quand le jambon sera gratis comme la rose,
L'homme aura retrouvé le paradis perdu.
Chers amants, quel malheur si j'eusse été pendu !
Ah ! la justice humaine est une pas grand'chose !
Mais ce prince est clément, sur lui je me repose.
Sur une borne ainsi parfois aime à s'asseoir
Le vieux fagotier las qui des forêts, le soir,
Revient avec un tas de feuilles sur sa tête.

Levant les yeux sur le rayonnement du plein midi.

L'Olympe, autrement dit le ciel, est de la fête.

Il prend brusquement les deux amants par les épaules et les fait lever.

Et maintenant, debout ! partez !

Effarement. Le roi se dresse. Aïrolo renverse la table qui croule sur le roi et, en tombant, fait une sorte de barricade de débris entre la moitié du théâtre où est le roi avec les soldats et la moitié du théâtre où est Aïrolo avec lord Slada. Tumulte. Aïrolo pousse vivement lord Slada et lady Janet vers la brèche du parapet qui est derrière lui et qui donne sur l'escalier de la mer. Tout en les poussant, il fait face au roi et surveille les soldats.

LORD SLADA.

MIROUX
Quoi !...

LE ROI.

Ciel !

AÏROLO.

Amants !

Je vous flanque dehors. Pas de remerciements.
Une barque est en bas. Faites force de voiles !
Cette sortie est libre. Allez !

LE ROI.

Tu te dévoiles !

VICTOR HUGO

AÏROLO.

Bah ! tu crois ?

LORD SLADA.

Mais...

AÏROLO.

Prenez la clef des champs tous deux,
Je barre le passage.

LE ROI.

Archers !

LORD SLADA, *à Aïrolo, résistant.*

Au milieu d'eux !

Vous seul !

AÏROLO, *le poussant dehors.*

Vous m'agacez. Pas de chevalerie.

Je suis invulnérable et fée.

LE ROI.

Aux armes !

AÏROLO.

Crie !

LES SOLDATS.

Aux armes !

AÏROLO, *à lord Slada et à lady Janet.*

Partez vite ! Ils sont un peu grognons,

Mais je m'en charge. Allez !

Regardant le ciel.

Très beau temps !

Il les force à sortir. Lord Slada et lady Janet disparaissent dans la brèche et s'enfoncent dans l'escalier.

LE ROI.

Compagnons !

Aux mousquets ! Feu !

MANGERONT-ILS ? - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

AÏROLO, *debout devant l'issue et croisant les bras.*

Sur moi.

Les soldats mettent en joue Aïrolo.

LE ROI, *avec épouvante.*

Sur lui ! – Que nul ne bouge !

...

